



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/K 1189 A. 1







**LE VOYAGE D'AMOUR**  
**OU**  
**L'INITIATION VÉNITIENNE**

## DU MEME AUTEUR

### Poésie

PREMIERS POÈMES .....	1 vol.
POÈMES .....	1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS .....	1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE .....	1 vol.
LA CITÉ DES EAUX .....	1 vol.
LA SANDALE AILÉE .....	1 vol.
LE MIROIR DES HEURES .....	1 vol.
1914-1916 .....	1 vol.
VESTIGIA FLAMMÆ .....	1 vol.
FLAMMA TENAX .....	1 vol.

### Roman

LA CANNE DE JASPE .....	1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE .....	1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS .....	1 vol.
LE BON PLAISIR .....	1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT .....	1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE .....	1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT .....	1 vol.
LE PASSÉ VIVANT .....	1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR .....	1 vol.
COULEUR DU TEMPS .....	1 vol.
LA FLAMBÉE .....	1 vol.
L'AMPHIBÈNE .....	1 vol.
LE PLATEAU DE LAQUE .....	1 vol.
ROMAINE MIRMAULT .....	1 vol.
L'ILLUSION HÉROÏQUE DE TITO BASSI .....	1 vol.
HISTOIRES INCERTAINES .....	1 vol.
LA PÉCHERESSE .....	1 vol.
LES BONHEURS PERDUS .....	1 vol.
L'ESCAPADE .....	1 vol.

### Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE .....	1 vol.
-----------------------------------	--------

### Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES .....	1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES .....	1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS .....	1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES .....	1 vol.
PROSES DATÉES .....	1 vol.
L'ALTANA ou LA VIE VÉNITIENNE .....	2 vol.
LUI OU LES FEMMES ET L'AMOUR <i>suivi de</i> DONC... <i>et de</i> PARAY LE MONIAL .....	1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE .....	1 pl.

**HENRI DE RÉGNIER**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# Le Voyage d'Amour

ou

## l'Initiation vénitienne

QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX



**IL A ÉTÉ TIRÉ**

*Dans le format in-8 raisin*

**22 exemplaires sur Japon impérial  
numérotés à la presse de 1 à 22  
et 1 exemplaire hors commerce  
marqué H. C.**

**77 exemplaires sur vergé blanc  
Hollande van Gelder, numérotés à  
la presse de 23 à 99.**

**et 15 exemplaires hors commerce  
marqués H. C.**

**La première édition a été tirée sur  
vergé pur fil Lafuma, dans le  
format in-16 double couronne, savoir :  
745 exemplaires numérotés de 100 à 844  
et 25 ex. hors commerce marqués  
de A à Z**



**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.**

**Copyright by Mercure de France 1930**

**LE VOYAGE D'AMOUR**  
**OU**  
**L'INITIATION VÉNITIENNE**



## I

**M**ON père fut un homme singulier, si c'est l'être qu'aimer passionnément et furieusement les femmes.

En effet, dès qu'il fut en âge de les rechercher, on le vit y apporter une ardeur incroyable. C'était, ainsi que me l'ont dépeint ceux qui l'ont connu dans toute sa force et tel que je l'ai vu encore, un homme de belle taille et de bonne mine. Il avait la figure régulière et le corps bien propor-

tionné. Même à l'époque où je pouvais me rendre compte de ses dehors et où il commençait à ressentir quelque peu le poids des ans, il demeurait extrêmement soucieux de sa parure et y donnait un soin dont il ne se démentit jamais, quoique la vie retirée qu'il menait dans sa terre de Savignane eût pu lui permettre quelque négligence. Néanmoins il ne s'en souffrait aucune. Pas une fois il ne manquait à se présenter aux yeux dans l'état le mieux propre à faire valoir sa prestance et sa dignité. Cette habitude lui attirait beaucoup de respects de la part de tous ceux qui l'approchaient, à quoi il était aussi sensible qu'il se fût montré l'être au moindre manquement dont il n'eût pas fait bon de s'aviser. L'imprudent eût vite senti à son dos la lourde canne sur laquelle mon père aimait à s'appuyer, moins par besoin que par parade et dignité.

---

C'est à cette dignité dans les manières, et continuelle, qu'il avait sacrifié plus d'un des penchants de sa nature, car il était, par disposition, assez enclin à la violence. La force de son sang le rendait aisément prompt à la colère et une fois qu'il s'y laissait aller il s'y montrait terrible, à en pousser l'éclat jusqu'à la fureur et la frénésie. Alors tout tremblait devant lui et il ne fallait pas moins que le spectacle de ces tremblements pour adoucir ses transports. La résistance les eût exaltés jusqu'à la déraison, mais personne ne se fût avisé de risquer l'expérience. D'ailleurs mon père, prévenu contre lui-même par certains souvenirs, faisait bonne garde autour de la chaudière et écartait les braises dont la chaleur eût fait sauter le couvercle. Il se surveillait avec la plus étroite vigilance et, au moindre écart, tirait sur la bride. Mon

père était ainsi parvenu sinon à modifier sa nature, du moins à la dominer et, pour y mieux parvenir, il avait trouvé un moyen aussi honorable qu'ingénieux.

Comme tout gentilhomme se doit au service du Roi, mon père n'eût pour rien au monde voulu manquer à ce devoir. C'est ce sentiment, si fort parmi notre noblesse, qui nous vaut tant de bons officiers prêts à donner leur temps, leur force et, à l'occasion, leur sang pour la gloire de Sa Majesté. Mon père n'eût pas hésité à prendre rang parmi eux, quoique le métier des armes ne l'attirât pas particulièrement. Tous n'y parviennent pas au plus haut et beaucoup y végètent dans l'obscurité. Certes il est toujours beau de porter l'épée et l'épaulette, mais la vie des camps et des garnisons ne va pas sans monotonie. Il est vrai que la guerre y apporte du divertissement avec

---

l'espoir de s'avancer par quelque action d'éclat ou quelque mérite reconnu, à moins que la balle de mousquet ou le débris de grenade ne vous renvoie chez vous manchot, bancal ou cul-de-jatte. Or ces perspectives, il faut le dire, ne plaisaient que médiocrement à mon père, d'autant qu'il craignait que la rude existence des camps et des batailles ne favorisât en lui ce qu'il y sentait de naturellement violent et brutal. Aussi fut-ce ailleurs que mon père porta ses vues.

Ce n'est pas toujours par les armes que le Roi, si grand et si puissant qu'il soit, impose ses volontés aux nations étrangères et leur communique ses désirs. Il use d'autres moyens que du fer et du feu et se sert de voies plus douces pour parvenir à ses fins. Ainsi choisit-il parmi ses sujets un certain nombre d'entre eux à qui il confie



le soin d'entretenir avec les peuples du dehors, les plus proches comme les plus lointains, des relations de courtoisie et de politesse. Ceux qu'il charge de ces missions doivent tout d'abord faire preuve de belles manières et de bel esprit afin de faire honneur au Roi à qui ils appartiennent. Ils doivent aussi posséder une intelligence étendue et déliée pour mener à bien les négociations qu'ils entreprennent. Il les faut au fait des questions les plus diverses, et d'une parfaite maîtrise d'eux-mêmes par un continuel contrôle sur leurs sentiments, leurs gestes, leurs paroles, enfin ne rien laisser au hasard et se dominer entièrement en toutes circonstances, car ils sont observés de partout et en vue à tous les yeux. Leurs actes et jusqu'à leur silence même sont commentés et passés au crible. Ces difficultés que j'expose et dont il n'ignorait rien

---

furent loin de rebuter mon père. Elles l'attirèrent. Il y vit une admirable occasion d'imposer à son caractère et à sa nature une heureuse contrainte et une favorable discipline. Il en escomptait un grand profit en vue de son perfectionnement.

Avouerais-je qu'à ce très louable désir de bien servir et d'être utile s'ajoutait chez mon père celui de satisfaire le goût qu'il sentait en lui très vif pour les voyages? L'idée de voir du pays plaisait fort à sa jeunesse et il se réjouissait du divertissement qu'il y trouverait. Le séjour en des contrées différentes et en des villes diverses lui en apparaissait un des plus enviabiles. Il en acquerrait d'utiles connaissances et trouverait dans la variété et la nouveauté des mœurs qu'il aurait à étudier matière à de nombreuses réflexions qui pourraient élever son esprit jusqu'à la philosophie. Ce

fut donc dans ces heureuses dispositions que mon père partit pour le premier poste qu'on lui assigna. Il y débutait par de petites fonctions qu'il acceptait avec joie, ne doutant pas qu'on ne lui en confiât, un jour, d'importantes.

Je ne vous ferai pas le compte des divers déplacements de mon père. Sachez seulement qu'ils le conduisirent tour à tour chez les Princes d'Allemagne et d'Italie, en Angleterre, en Portugal, en Espagne et jusqu'en Mauritanie. Partout mon père se signala par sa ponctualité au travail. Jamais il ne laissa partir le courrier sans les dépêches les mieux rédigées, soit en clair, soit sous le chiffre. En plusieurs occasions même, mon père montra un grand esprit de décision et de sagesse, et plus d'une fois ce fut sur ses conseils que furent résolues de graves affaires. Cela valut à mon père une

honnête réputation, mais je dois avouer et reconnaître que celle de ses mœurs était moins bonne que celle de ses talents et de son esprit, non que mon père commît jamais aucune action répréhensible, car ce n'en est pas une, que je sache, de porter le goût des femmes jusqu'à l'extrême, mais il n'en faut pas plus pour faire jaser et clabauder et il faut bien convenir que mon père donnait à l'amour une si grande place dans ses préoccupations qu'il en retira un renom de galanterie et même de libertinage où je vois une excuse sur laquelle je demande la permission de m'arrêter un instant.

Ne conviendrez-vous pas que mon père, qui avait, comme je l'ai dit, par tempérament, le goût des femmes, était exposé plus qu'un autre à ce que ce goût dépassât les limites ordinaires? Par suite de la diversité des postes qu'il occupa en différentes

contrées, mon père se trouva en présence de successives nouveautés de visages qui sollicitaient son désir sans lui donner le temps de l'épuiser, car à peine avait-il pu commencer à le satisfaire et avant qu'il eût pu le pousser jusqu'à la satiété, il lui arrivait le plus souvent d'être appelé ailleurs, tant la carrière où il servait est sujette à ces séjours interrompus. Ce fut ainsi que mon père, tour à tour, se vit à même d'apprécier la sauvagerie moresque, la langueur italienne, la fougue espagnole, la facilité anglaise et la bonhomie allemande.

Comment, en des circonstances aussi particulières, prétendre résister aux insinuations de sa propre curiosité et aux gracieuses avances auxquelles se trouvait naturellement exposé un gentilhomme français, de bonne façon et d'heureuse complexion? On sait, en effet, que l'amour à la

---

française est fort goûté des connaisseuses de tous pays. Or il s'en rencontra plus d'une sur le chemin de mon père et il eût eu par trop mauvaise grâce à les rebuter de parti pris. Je dois dire qu'il n'y songea pas, mais qu'il y apporta tant de ménagements et d'adresse, tant de virtuosité et de courtoisie que jamais les libertés qu'il prit ne revêtirent figure de licence et livrée de scandale. Mon père, comme tout amant, dut bien commettre quelques petites perfidies, quelques petites cruautés, mais il s'en tint à l'inévitable, ayant toujours eu soin de l'adoucir autant qu'il lui était possible. En ces délicates circonstances il fit toujours preuve d'un tact infini. Certes il ne fut pas sans faire verser quelques larmes et exhaler quelques soupirs. Il transperça bien quelques cœurs, mais il s'appliqua à panser de son mieux les blessures qu'il avait faites.

Aussi les plaintes amoureuses qu'il suscita sur son passage ne se changèrent-elles jamais en imprécations. Comme il les sut toujours assagir avec élégance, mon père sut toujours se libérer à temps de ses conquêtes. Si à chacune il laissa de tendres souvenirs, de toutes il en conserva, de sorte que l'on admirait en lui un amant qui, sachant goûter tous les visages de la beauté, leur fit toujours galante et courtoise figure jusqu'au jour où se produisit l'événement auquel je dois ma naissance.

Mon père était alors en congé et avait décidé d'en passer le temps dans sa terre de Savignane, au pays d'Aix, d'où nous sommes, mais, avant de s'y rendre, il s'avisa en chemin d'un détour par Venise où le hasard de ses voyages ne l'avait pas encore conduit et dont il était assez curieux. Je crois bien que mon père se promettait

---

d'en essayer les courtisanes qui sont fameuses. Il en avait même commencé déjà l'épreuve, lorsque, à un bal de Carnaval chez le vieux Comte Altinengo, il rencontra la ravissante jeune fille qui allait devenir sa femme, car, fou d'amour à première vue, il l'épousait quelques semaines après en l'église de Santa Maria Zobenigo. Le vieux comte n'avait pas fait difficulté à se séparer de cette petite orpheline qu'il avait recueillie chez lui à cause de sa parenté avec les Comtes Arminati, de Brescia. Mon père naturellement la prit sans un sequin, et neuf mois après, au château de Savignane, un fils naissait de cette union que rompit avec brutalité une mort impitoyable et cruelle. En effet, ma mère expira en me mettant au monde. Mon père, frappé au cœur par cette douloureuse catastrophe, se démit de ses fonctions, s'enferma à Savignane d'où il ne



sortit plus et où il vécut dans le chagrin le plus morose et le plus désespéré et dans la solitude la plus absolue.

Ma présence en ce monde ne lui était pas une consolation, bien au contraire, car elle lui rappelait, continuellement, la circonstance fatale dont j'étais cause et qui l'avait privé d'une épouse adorée; aussi oubliait-il le plus qu'il pouvait une existence qui ne faisait qu'aviver ses regrets au lieu de l'aider à s'en consoler. Assuré que je ne manquais de rien, il ne s'occupait plus de moi et l'on évitait même de me placer à sa vue. Cette indifférence paternelle, d'ailleurs, ne m'attristait pas outre mesure. J'étais un bon gros enfant, bien insouciant et bien joufflu, et quand j'eus six ou sept ans, j'étais devenu un assez grossier vaurien. Je vivais principalement avec les deux fils du jardinier, Hubert et

---

Marius et avec leur sœur Lise. Mêlé à leurs jeux, j'avais peu de considération pour le promeneur solitaire qui, le dos courbé et le tricorne sur les yeux, parcourait à pas comptés les jardins de Savignane ou demeurait de longues heures, assis sur un banc, à faire, du bout de sa canne, des ronds dans le sable de l'allée. Mes seules relations avec lui consistaient à lui baiser la main, matin et soir. Cette cérémonie s'accompagnait de quelques questions indifférentes auxquelles je ne répondais guère et l'entretien prenait fin, après quoi j'allais soit retrouver mes compagnons rustiques, soit me mettre au lit où je dormais à poings fermés pour être plus tôt debout au réveil, car la journée ne me semblait jamais assez longue pour toutes les sottises à quoi je l'employais, à la grande joie des gars Hubert et Marius et à la grande admiration de la petite Lise.

## II

**S**UR cet heureux temps, j'aurais certes bien à vous raconter si je ne craignais de vous lasser du récit de ces enfances qui n'ont guère d'intérêt que pour nous-mêmes.

Je m'en tiens donc à vous dire que je m'aperçus bientôt d'en avoir passé la part la plus délicieuse. En effet, l'époque vint vite où mon père jugea bon de mettre fin à l'oisive et rustique ignorance dans laquelle je vivais. Ce soin fut confié à Maître

Lescorade qui en accepta la charge et avec qui j'eus désormais à compter. C'était, d'ailleurs, un fort brave homme que ce Lescorade et bien expert à son métier d'enseigner à lire et à écrire. A cette entreprise il ajoutait celle de m'inculquer quelques notions de calcul et d'Histoire Sainte. Maître Lescorade apportait beaucoup de sérieux à ces leçons et me demandait en retour d'y prêter une attention soutenue. Lorsque j'y manquais, il savait me rappeler à l'ordre et il m'en cuisait quelquefois de ces rappels. Néanmoins, Maître Lescorade et moi faisons bon ménage, aussi fut-ce avec un véritable désespoir que j'appris, un beau jour, de mon père, que j'allais passer des mains de Maître Lescorade à celles de M. l'abbé Bonnardin. Mon père avait décidé que le temps était venu de substituer à la fêrule d'un cuistre d'école la direction d'un

gouverneur capable de m'instruire aux lettres et aux sciences aussi bien que de me guider aux préceptes de notre religion.

Cette perspective, je le répète, me désola, non que je manquasse entièrement de goût pour l'étude, mais j'y appréhendais, de la part du nouveau venu, une rigueur à laquelle Maître Lescorade ne m'avait pas habitué. Certes, Maître Lescorade fronçait parfois le sourcil lorsque je considérais avec un intérêt trop passionné le vol des mouches, mais il était par ailleurs indulgent à mes façons et ne s'offusquait pas de la rusticité où m'entretenait la compagnie de mes amis Hubert et Marius. Que j'arrivasse à la leçon les mains terreuses et les cheveux broussailleux, encore tout échauffé et suant de nos jeux, les habits déchirés, les poches gonflées de maraudes, le bon M. Lescorade n'y voyait pas trop à redire. Il y avait en lui

des restes de rustre qui s'accommodaient assez de m'en voir certaines manières. Parfois même, la leçon finie, les plumes séchées, l'encrier fermé, il ne dédaignait pas d'encourager nos escapades, nos tumultes, nos bourrades et nos cris. Son rire saluait nos exploits quand nous escaladions la cime d'un arbre, au grand dommage de nos fonds de culottes, ou que nous nous éclaboussions d'eau, sous prétexte d'arroser des plates-bandes que nous avions sauvagement piétinées. Pour un peu, le respectable M. Lescorade se fût mis de nos parties qu'il considérait d'un œil bienveillant, surtout quand Lise, devenue fillette, s'en mêlait sans trop faire attention, la jupe troussée pour mieux courir et sauter, à ce qu'elle montrait de sa peau bien tendre, brune et dorée.

Hélas! tout cela n'allait-il pas finir avec

l'éloignement du bon M. Lescorade, et que serait le règne de M. l'abbé Bonnardin? Tout ce que mon père m'avait dit du mérite de mon nouveau mentor contribuait à me le faire redouter. M. l'abbé Bonnardin possédait toutes les qualités et toutes les vertus. Il me paraissait ainsi un personnage exceptionnel, plus du ciel que de la terre. Je m'attendais à le voir se montrer avec une auréole et à ce qu'il répandît autour de lui une odeur de sainteté. Quant à sa science, elle était à toute épreuve. M. l'abbé Bonnardin était versé aussi bien dans les Ecritures que dans la Physique, aussi bon historien que bon géomètre, au fait des Lettres et des Arts, en un mot pourvu de toutes les capacités. Il faudrait que je fusse bien sot, bien ignare et parfait âne bête pour ne pas devenir, sous l'égide de M. l'abbé Bonnardin, une sorte de Pic de

la Mirandole. Ces doctes perspectives me paraissaient simplement épouvantables et j'attendais avec terreur l'arrivée de M. l'abbé Bonnardin. L'approche de sa venue gâtait les derniers jours de ma liberté. Hubert et Marius ne comprenaient rien à mon chagrin, et que l'on me confiât à un si savant homme leur donnait un grand sentiment de mon importance, ce qui ne les empêchait pas de me bousculer rudement quand nous jouions à saute-mouton ou à tel autre jeu de garnement. Lise m'était plus pitoyable, et les deux vauriens haussaient les épaules lorsque leur sœur, pour me consoler, me tendait sa fraîche joue, veloutée comme un jeune fruit, et me donnait de longs baisers auxquels je prenais un plaisir trouble que je dissimulais de mon mieux.

Quelque habileté que j'apportasse déjà à



cachez mes sentiments véritables, je ne pus cependant dissimuler complètement l'étonnement que me causa la vue de M. l'abbé Bonnardin lorsque, dans la cour de notre château de Savignane, il descendit de la mule sur laquelle il était monté. La magnifique rotondité de M. l'abbé Bonnardin le rendait un objet singulier. On eût dit que la boule du monde se fût animée pour faire figure parmi nous. Les diverses rondeurs de sa tête, de ses joues, de son ventre composaient à M. l'abbé Bonnardin un corps majestueusement facétieux dont la masse vivante eût dû écraser de son poids la maigre mule qui servait de monture à ce savant homme, mais, par un étrange mystère, la bête semblait fort à l'aise sous cette charge qui, en apparence, eût dû lui rompre l'échine. J'ai eu plus tard l'explication de ce phénomène. M. l'abbé Bonnardin

---

était formé d'une ossature particulièrement légère et la corpulence de toute sa personne était comme impondérable et soufflée. Aussi mouvait-il son ampleur corporelle avec une facilité que l'on n'eût pas attendue de l'aspect qu'elle présentait. Un filet de voix fort douce ajoutait encore aux singularités de M. l'abbé Bonnardin.

C'était cette voix qui devait insinuer en moi les notions multiples que M. l'abbé Bonnardin était chargé de m'enseigner et qui devait inculquer à mon ignorance les principes des Belles-Lettres, des Beaux-Arts et des Sciences. A cette mission M. l'abbé Bonnardin apportait les ressources d'une érudition universelle et l'ardeur communicative de la jeunesse. M. l'abbé Bonnardin, en effet, était depuis peu en possession de ses grades, y compris celui de Docteur de l'Université de Padoue. Ce fait avait déter-

miné en partie le choix de mon père. M. l'abbé Bonnardin possédant la langue italienne pouvait m'enseigner cet idiome que ma chère et regrettée mère avait parlé. Mon père, en me remettant aux mains de M. l'abbé Bonnardin, m'avertit donc de ce qu'il attendait de moi. Il me recommanda, aussi bien que le zèle à l'étude, l'obéissance à mon nouveau maître qui approuvait les paroles de mon père en dodelinant de la tête, gonflant ses joues d'une façon qu'il voulait rendre imposante, mais qui me parut assez comique. J'ajoute que le bon abbé ne cessa jamais de me le paraître et on pense bien que l'anecdote qui forme le sujet de ce récit ne contribua pas à me faire changer de sentiment envers ce digne et docte garçon. Bref, la présentation faite, mon père, le chapeau sur le nez et appuyé sur sa haute canne, s'en retourna à son

chagrin, tandis que M. l'abbé Bonnardin et moi gagnions notre pavillon d'études situé au bout des jardins. Sur notre passage, Hubert et Marius, chacun un doigt dans la narine, nous regardaient avec admiration et stupidité, tandis que Lise, le coin de son tablier coquettement relevé, me lançait un coup d'œil tendre et sournois.

Les rapports qui s'établirent entre M. l'abbé Bonnardin et moi ne furent pas, je dois le dire, des plus mauvais. Si l'abbé se fût laissé aller à sa vraie nature, il eût volontiers montré de la gaieté et du sans façon, mais il croyait devoir à son habit, à sa fonction et surtout à sa corpulence, de faire parade, vis-à-vis de moi, sinon de sévérité, au moins de gravité. J'ajoute qu'il prenait grand'peine pour me donner le goût du travail. Les idées du temps commençaient à être qu'il ne suffit plus qu'on soit gentil-

homme, et que la naissance ne confère de distinction véritable que si elle est accompagnée d'un vrai mérite. Qu'il faut faire honneur au nom que l'on porte par la façon de le porter et qu'il sied de ne le transmettre qu'augmenté de ce que nous y avons ajouté. Qu'un homme bien né doit avoir des lumières de tout et même une teinture des métiers manuels et qu'il y a dans les sociétés les mieux établies quelque chose de si instable qu'on n'y est jamais à l'abri des coups de la fortune. Les plus grands y sont exposés comme les plus humbles et chacun doit chercher à s'en prémunir. A cet égard, M. l'abbé Bonnardin citait volontiers l'exemple du Roi qui ne dédaignait pas d'installer sa forge dans les combles de son Palais de Versailles et de s'y exercer à des travaux de serrurerie. Aussi M. l'abbé Bonnardin ne blâmait-il pas outre mesure mes

---

goûts rustiques, à condition qu'ils se conciliasse<sup>n</sup>t avec les leçons qu'il me donnait, mais il était bien obligé de constater que je ne profitais pas, comme je l'eusse dû, des bienfaits de son enseignement. Sans y être rebelle, je ne m'en montrais pas avide, sauf de celui de la langue italienne où je faisais de rapides progrès, ce qui prouvait que j'eusse été fort capable, non seulement de ne pas faire honte à M. l'abbé Bonnardin, mais même de lui faire honneur. Au vrai, je n'étais pas sans certaines facilités pour l'étude, mais mon extrême distraction et ma dissipation continuelle m'empêchaient de les mettre à profit. M. l'abbé, quelque indulgent qu'il fût à mon égard, ne pouvait point ne pas me reprocher ma paresse. Il allait même jusqu'à me menacer d'en avertir mon père, mais je dois dire que, pas une fois, il ne mit sa menace à exécution. Il

se contentait d'essayer de grossir sa voix qu'il avait singulièrement petite et qui, au moindre effort, atteignait au fausset le plus aigu et le plus risible.

Si donc les séances au pavillon d'études ne m'étaient pas des plus profitables, elles ne m'étaient pas des plus pénibles. Dès qu'elles avaient pris fin et que M. l'abbé Bonnardin s'était retiré, je fermais mes livres, bouchais l'encrier et remisais ma plume. Cela fait, je poussais un vibrant coup de sifflet qui n'avait aucun rapport avec le maigre fausset de l'abbé. A ce signal, Marius et Hubert sortaient de quelque buisson et aussitôt je partais avec eux pour quelque expédition de jeu ou de maraude. Leurs propos, tout des choses de la terre, me plaisaient infiniment. Avec eux je parcourais les champs, les étables, les granges, les laiteries. J'examinais les instruments de

culture et j'apprenais à juger des animaux de trait et de joug. Je m'y montrais vrai paysan, mais ces expéditions ne me satisfaisaient entièrement que si Lise y prenait part.

Depuis l'arrivée de M. l'abbé Bonnardin, Lise passait par d'insensibles transformations. Elle avait toujours eu un gentil visage tout brûlé de soleil, mais dont peu à peu la gentillesse se changeait en quelque chose de plus touchant. Dans un teint plus éclairé et comme chaudement doré, les yeux devenaient plus brillants, les lèvres plus rouges, les cheveux plus épais. En même temps, la taille de Lise prenait de la grâce et de l'élégance, de la souplesse, de la rondeur. Sa poitrine discrètement bombée soulevait légèrement son fichu. Son rire se faisait moins enfantin, plus bref. Parfois, elle s'arrêtait de courir, un peu haletante et les





deux mains à son cœur. Parfois, elle se retirait à l'écart, rougissante et comme troublée. A ces moments, je regardais Lise avec un intérêt tout particulier. Puis de nouveau, nous reprenions nos jeux et je me remettais à paysanner.

M. l'abbé Bonnardin me le tolérait, comme je l'ai dit, mais je ne sais s'il eût été très satisfait de trouver Lise au pavillon d'études. Cette petite témoignait pour les livres du même goût que je montrais aux choses de la nature. Souvent elle me suppliait de lui prêter quelques ouvrages; j'y consentais, mais j'exigeais d'être récompensé de mes complaisances. Lise ne se refusait pas à les reconnaître et s'acquittait assez volontiers des petites marques de gratitude que je réclamais d'elle. Tantôt, elles consistaient à caresser sa joue, tantôt à flatter sa nuque, parfois à déranger son

---

fichu. Ces menues privautés n'allaient pas loin, mais elles m'entretenaient dans un certain état d'exaltation auquel contribuaient mon âge et la précoce vigueur de ma constitution. En effet, je commençais à penser à l'amour; j'en avais des curiosités dont j'eusse assez volontiers fait des certitudes. Aux questions que je lui en posais sournoisement, l'abbé Bonnardin se déroba. Son rond visage rebondi s'empourprait et il agitait désespérément ses petits bras courts en recourant à des réponses incertaines qui ne me satisfaisaient guère. Je m'en allais déçu, le cœur tout baigné d'une vague tendresse qui naturellement me ramenait à Lise.

Ce fut une période singulière et qui eût pu durer longtemps sans un événement qui eût dû ne rien avoir d'inattendu, si j'avais été entouré de regards plus attentifs et plus

perspicaces; mais ni mon père, ni le brave abbé Bonnardin ne semblaient se douter que je venais d'avoir dix-sept ans et que, malgré ce qu'il y avait en moi de naïf et de champêtre, je ne devais pas être insensible aux premiers attraits du sexe. Mon père, pas plus que l'abbé, ne se préoccupaient d'un sujet d'où ils se trouvaient éloignés, mon père par le chagrin solitaire où il vivait, l'abbé par l'innocence de ses mœurs et de ses pensées. Il fallait donc qu'un hasard se chargeât de leur ouvrir les yeux. Ce fut justement ce qui se produisit.

On était en été et je m'étais retiré dans le pavillon d'études à l'heure de la sieste. Il faut vous dire qu'au grand désespoir de l'abbé Bonnardin j'avais transformé le pavillon en un véritable réceptacle où j'avais réuni les objets les plus hétéroclites. J'y avais entassé toutes sortes de semences, de

graines, de caïeux, de minerais, de cailloux, sans compter les papillons et les insectes, et les dépouilles d'animaux. Au milieu de ce désordre, je me plaisais fort et le bon abbé avait fini par le respecter. Sous aucun prétexte, il n'eût osé y rien déranger. J'étais donc dans le pavillon, à demi endormi, les persiennes closes et, je l'avoue, y rêvant à toute autre chose qu'à culture et jardinage, quand je fus réveillé par une bouche se posant ardemment sur la mienne. Je vous passe la scène qui s'ensuivit; elle est tout au long dans tous les mauvais romans et vous l'y lirez à loisir. Imaginez la charmante Lise entre mes bras, demi-nue, moi-même en grand désordre, rien d'irréparable, certes, mais toutes les apparences qui y préparent, enfin le tort de présenter un spectacle peu décent et peu convenable à un abbé. Ce fut l'avis du brave abbé Bonnardin

lorsque, ayant pénétré à l'improviste dans le pavillon, il recula d'horreur au scandale de notre vue. Je crus que sa rotondité en allait éclater de surprise et de colère, mais elle se contenta de pirouetter furieusement et de se laisser rouler jusqu'aux pieds de mon père à qui elle expliqua la situation.

Mon père accueillit les révélations de M. l'abbé Bonnardin avec une sarcastique froideur et l'écouta sans broncher jusqu'au moment où il sut que la jeune Lise était l'héroïne de mon roman. Ce nom parut le faire réfléchir et il congédia l'abbé. Ce ne fut que le surlendemain qu'il le fit appeler. L'abbé me raconta plus tard toute la scène. Après l'avoir fait asseoir et être demeuré assez longtemps silencieux, mon père lui parla à peu près en ces termes : « Laissez-moi vous dire, l'abbé, que vous n'êtes qu'un sot d'avoir laissé ce garçon s'amouracher

---

de cette petite paysanne, au lieu de faire vous-même l'amour avec elle, comme n'y eût pas manqué un homme raisonnable. Mais le dommage est fait, avisons à le réparer. Cela vous appartient. Voici donc ce que j'ai décidé. Puisque mon fils se trouve à l'âge où l'on prend goût aux filles, je ne veux pas qu'il y débute avec cette rustaude. Un si bas apprentissage n'est point digne de sa naissance. Il est vrai que, de nos jours, on n'entend parler que d'égalité et que l'on proclame tout haut des principes où j'entends bien ne pas me conformer. De plus, il est à remarquer que nos premiers pas dans la volupté exercent une grande influence sur nos façons futures. Il est donc d'une bonne éducation de surveiller l'instinct qui porte un jeune homme aux plaisirs des sens, où il n'est que trop disposé à recourir à la première venue. Vous me direz, Monsieur

l'abbé, que le mariage est là pour accueillir ces premiers désirs de la chair, mais encore, ces légitimes désirs, est-il convenable qu'ils appartiennent à celle dont l'innocence conjugale leur doit donner satisfaction dans toute leur grossière et naïve inexpérience? Voulez-vous donc que cette union ait lieu avec une si soudaine brutalité qu'elle en perde son caractère nuptial? Ignorez-vous que l'amour et la volupté sont un art et pensez-vous, cet art, que notre petite rustaude soit capable de l'apprendre à mon fils? Avant d'être un mari, il faut avoir été un amant, et c'est ce que je veux vous charger, Monsieur l'abbé, de faire de votre élève. »

L'abbé m'avoua qu'à ces paroles il s'était senti comme anéanti de stupeur, mais mon père n'était pas au bout de son discours qu'il poursuivit ainsi:

« Oui, Monsieur l'abbé, c'est à vous que

---

revient ce soin et je suis certain que vous vous en acquitterez fidèlement. Quant à moi, je veux faire profiter mon fils de mon expérience. C'est au nom de cette expérience que j'entends qu'on lui enseigne l'art de l'amour. Rassurez-vous, l'abbé, ce n'est pas sur vous que je compte pour cette tâche. Le rôle que je vous destine est plus modeste et vous allez savoir en quoi il consiste. »

Mon père se tut un instant, puis reprit :

« J'ai beaucoup voyagé, Monsieur l'abbé, et avant d'épouser la femme admirable que j'ai uniquement et passionnément aimée et dont la perte cruelle m'a rendu inconsolable au point de demeurer indifférent à l'avenir que nous préparent des esprits turbulents et présomptueux, avant donc d'être le plus fidèle des époux, je fus le plus aventureux des amants. L'amour m'intéressait et fut de ma part l'objet, si je puis dire, d'une étude



attentive. Mes voyages me permirent d'étendre les recherches et de multiplier les expériences de ma curiosité. J'ai fait l'amour, Monsieur l'abbé, dans les pays les plus divers et avec les femmes les plus différentes. Je ne vous conterai pas par le menu les essais nombreux que j'ai tentés, à Londres comme à Varsovie, à Madrid comme à Constantinople, dans les Flandres et dans les Allemagnes. Je vous dirai seulement que le fruit de mes comparaisons amoureuses fut de me mettre en l'esprit que la ville du monde la plus experte à l'amour et où il est compris et pratiqué avec le plus de perfection est la ville de Venise. Là tout est fait pour donner aux plaisirs des sens leur pleine satisfaction. La cité tout entière, ses mœurs, ses usages, la façon dont elle est construite, la manière dont on y vit, tout y concourt à en faire la ville amoureuse par

---

excellence. Venise est merveilleusement combinée pour l'intrigue et l'aventure, tant par le labyrinthe de ses canaux et le lacis de ses ruelles que par le mystère flottant de ses gondoles. Il y règne une sorte d'oisiveté heureuse infiniment favorable à la volupté. Je ne vous parle pas des facilités admirables qu'y ajoute son Carnaval et qu'augmente encore le port du masque. Quelle aisance donne aux amants ce travestissement opportun et dont le secret est inviolable ! Oui, Monsieur, Venise est la ville des amours. Elle fait, d'aimer, sa principale et sérieuse occupation. A cette œuvre de volupté, la nation entière collabore. Les dames de Venise sont à la hauteur de leur mission, tant ses patriciennes que ses courtisanes. Celles-là surtout, Monsieur l'abbé, y sont incomparables et méritent leur célébrité universelle que rien ne dépasse ni n'égale.

C'est donc à elles, comme vous l'avez sans doute deviné, que j'entends confier le soin d'instruire mon fils dans l'art d'aimer, et c'est vous, Monsieur l'abbé, que je charge de veiller sur ce que je nommerais volontiers « l'initiation vénitienne » de votre élève. »

Quoiqu'il l'eût vue poindre de loin, l'abbé Bonnardin n'en fut pas moins abasourdi de la proposition, mais tel était le respect que mon père inspirait à qui l'approchait que l'abbé n'osa souffler mot et se contenta d'essuyer la sueur qui lui coulait du front, ce dont mon père feignit de ne se point apercevoir.

« Toutes mes dispositions sont prises pour mener à bien l'entreprise dont je vous fais part et grâce à laquelle mon fils recevra une éducation digne de lui. Il eût fait beau voir qu'il eût fait la connaissance de l'a-

mour aux bras d'une ignorante petite paysanne qui n'en saurait que ce que l'instinct en révèle aux filles du commun et qui n'y aurait apporté aucune délicatesse et aucun raffinement. Un tel début n'eût-il pas risqué de faire de mon fils un de ces goujats de volupté qui se contentent d'un prompt et grossier plaisir et ne savent ni en goûter les nuances ni en pratiquer les finesses? Fi donc de ces vilains qui se jettent à première vue sur une femme et n'en veulent que la plus facile et la plus basse jouissance! Heureusement que les demoiselles de Venise seront là pour mettre bon ordre à ces appétits gloutons et les remplacer par la plus attentive gourmandise. Leur science en cette matière est tout bonnement admirable. Tous les ressorts de la galanterie et du plaisir n'ont point de secrets pour elles et elles excellent à en inculquer les principes

et la pratique. Au sortir de leurs mains, mon fils sera apte à être un amant agréable ou un de ces maris qui inspirent aux femmes de la fidélité par le fait qu'ils ont, à eux seuls, de quoi leur donner l'illusion de la plus occupante diversité. C'est donc à cet apprentissage, Monsieur l'abbé, que vous allez conduire mon fils, sans pour cela interrompre les savantes leçons que vous lui donnez. Les loisirs de la route sont favorables aux doctes colloques et aux entretiens instructifs. Vous partirez dans un mois. »

M. l'abbé Bonnardin s'était levé balbutiant et allait passer la porte, quand mon père le rappela :

« Vous emporterez une lettre pour la célèbre Comtesse Arminati qui est un peu notre parente et que j'ai connue dans son beau temps. Elle a passé celui de jouer un

---

rôle actif dans ce qui nous intéresse, mais elle pourra vous donner d'utiles conseils. Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse bon accueil. »

Sur ces dernières paroles, M. l'abbé Bonnardin congédié, mon père enfonça son chapeau sur ses yeux et s'en fut.

## III

UN tel père n'était pas homme à n'être pas obéi; aussi les préparatifs du voyage furent-ils activement poussés. Mon père entendait ne rien ménager pour que je me présentasse à nos parents d'Italie en un équipage avantageux. Ma garde-robe en nippes et hardes, en linge et en habits, fut entièrement et abondamment renouvelée. Le meilleur tailleur d'Aix faisait de fréquentes visites à Savignane. Je n'en rece-

---

vais guère d'autres, car j'étais étroitement consigné dans le pavillon d'études où je m'ennuyais fort et où je me livrais à d'assez mélancoliques réflexions. La charmante Lise ne venait plus m'y tenir compagnie. Sur les plaintes qu'avait faites de sa conduite M. l'abbé Bonnardin, sa mère l'avait généreusement giflée et la tenait enfermée dans sa chambre. Cette séparation, au lieu de refroidir mes sentiments, contribuait à les exalter. Ma solitude les rendait plus violents et plus passionnés. Je n'aimais plus Lise seulement de caprice, mais d'un amour véritable. Je lui avais donné tout mon cœur et je prétendais bien lui rester fidèle quoi qu'il arrivât. Sans savoir encore où visait ce voyage d'Italie, je me rendais bien compte qu'il était fait pour me détacher de ma bien-aimée Lise, contre quoi je protestais de toutes les forces de ma passion. Rien



---

ne pourrait jamais me faire oublier ma Lise, et, dans ma solitude agitée, je redoublais de serments. Je parvenais à lui en faire tenir quelque chose par le moyen d'Hubert et de Marius qui se hasardaient parfois à pénétrer dans le pavillon. Quant à M. l'abbé Bonnardin, il ne s'y montrait que de la plus mauvaise humeur du monde et ne cessait de maugréer contre ce maudit voyage. Sans me dire exactement ce qui s'y préparait, il me laissait entendre que ce qui lui était assigné ne convenait guère à une personne de son caractère et y prenait une rare indécence. Sa ronde figure rondissait en y pensant et regimbait du plus comique mélange de colère et d'embarras. Il fallait tout son dévouement à M. le Comte pour qu'il ne plantât pas là son garnement de fils qui s'était sottement avisé de se mettre à trousser les jupes, sous prétexte de jeunesse.

Est-ce que lui, l'abbé Bonnardin, n'était pas dans la force de l'âge et néanmoins ne savait-il pas se dominer? Avait-on quoi que ce fût à dire de la pureté de ses mœurs? Et pourtant il était fait comme un autre, de bonne complexion et de tempérament sanguin.

J'écoutai les doléances de M. l'abbé Bonnardin, tout en me trouvant beaucoup plus à plaindre que lui. Bientôt j'allais m'éloigner de Lise et peut-être à jamais, car que ferait-on d'elle en mon absence? Or le jour de notre départ approchait. J'espérais toujours que mon père reviendrait sur sa décision. Les temps, en effet, semblaient peu propices à un long voyage. Les affaires publiques étaient fort troublées. On prévoyait de graves événements. On parlait ouvertement de Révolution. Ces rumeurs motivaient d'assez fréquents conciliabules entre mon

père et mon ancien maître M. Lescorade. M. Lescorade était à Savignane un des principaux représentants des idées nouvelles. Mon père, qui se piquait de philosophie, aimait à se tenir au courant de ces utopies et de ces chimères et ne dédaignait pas d'en discuter avec M. Lescorade. Je les voyais parfois, de la fenêtre du pavillon, se promener dans les allées du jardin, mon père un peu courbé s'arrêtant, ses deux mains posées sur le pommeau de sa canne; M. Lescorade, quelque livre ou brochure sous son bras et gesticulant à l'occasion. Cependant, malgré les appréhensions que donnait la chose publique, mon voyage n'en demeurerait pas moins décidé, et le jour vint où la berline se rangea dans la cour du château, chargée de nos bagages. M. l'abbé Bonnardin y monta après avoir pris congé de mon père, et moi-même après avoir baisé la joue

---

paternelle je pris place sur la banquette. Mes yeux étaient humides de larmes et mon cœur battait violemment, mais c'était pour ma chère Lise, dont j'emportais avec moi, à travers mes pleurs, l'image toute scintillante.

## IV

**E**ST-IL un plus beau sujet de récit qu'un voyage d'Italie et n'y aurait-il pas là de quoi tenter une plume moins novice que la mienne? Un si long parcours ne va pas sans quelques menus incidents, qu'il peut être amusant d'embellir en ajoutant à leur pittoresque pour en augmenter l'intérêt. Quelquefois même ce sont de véritables aventures qui surviennent en chemin. Il

---

arrive aussi que les diversités de la route permettent maintes remarques, tant sur le caractère des pays que l'on traverse que sur celui des lieux où l'on s'arrête : auberges de couchées, bourgades de relais, villes de séjour plus prolongé. Ces dernières offrent à la curiosité des voyageurs ample matière à dissertation. Bref, tout homme qui voyage tourne aisément à l'écrivain, ne fût-ce que par les lettres qu'il adresse aux parents et aux amis qu'il a quittés. Or, je n'étais pas dans ce dernier cas. Mon enfance et ma jeunesse solitaire ne m'avaient permis aucune amitié de mon âge, car des garnements tels que Hubert et Marius n'eussent guère fait cas de mes missives qu'ils eussent été à peu près incapables de déchiffrer. Je ne laissais donc personne derrière moi, si ce n'est ma délicieuse Lise, cause involontaire de mon départ et à laquelle allaient toutes mes

pensées. Celle de mon père traversait parfois mon esprit, mais sa récente sévérité ne me portait pas envers lui aux épanchements épistolaires. D'ailleurs n'appartenait-il pas à M. l'abbé Bonnardin de l'entretenir de nos faits et gestes?

Tandis que je raisonnais ainsi, nos chevaux trottaient sur les routes. Elles n'étaient pas toujours bonnes et l'on y était parfois fort secoué. De profondes ornières firent plus d'une fois pencher la voiture, à la grande terreur de M. l'abbé Bonnardin qui se cramponnait à moi en ces occurrences. Les cahots avaient sur sa rotonde personne des effets singuliers. Toute la chair de son visage tremblait et ballottait, et rien n'était plus drôle que ce spectacle dont ma mélancolie amoureuse m'empêchait de goûter tout le comique. Cependant, à mesure que nous avançons, ma tristesse se dissipait quelque

peu. J'étais jeune et le divertissement du voyage commençait à opérer à mon insu. Je m'y laissais aller d'autant mieux que les serments que je m'étais faits au sujet de Lise me rassuraient vis-à-vis de moi-même. Ce fut en cette éclaircie que nous parvînmes à Gênes qui me sembla une bien belle ville, mais que je n'essaierai pas de vous décrire. Je vous dirai seulement qu'elle est construite en amphithéâtre et qu'elle domine une vaste étendue de mer. Son port est des plus considérables et abrite toutes sortes de navires qui s'y tiennent à l'ancre et y apportent les richesses les plus variées. La noblesse génoise a embelli la cité de nombreuses églises et de nombreux palais. L'abbé m'en fit visiter quelques curiosités avant que nous prissions la route de Milan où nous arrivâmes sans encombre,

Nous y descendîmes à l'Hôtel del Navi-



glio. M. l'abbé Bonnardin, afin de mettre à l'épreuve mon italien, me laissa le soin de régler les conditions de notre coucher. Je m'en acquittai convenablement. Nous eûmes de bonnes chambres à un prix raisonnable. On nous servit d'excellent risotto et du veau relevé de ces truffes blanches du Piémont qui sentent l'ail sans en avoir les inconvénients malodoraux, le tout arrosé d'une fiasque de vieux vin de Chianti. Malgré ses attraits, Milan ne nous retint pas longtemps et nous parvînmes droit à Padoue, n'ayant fait que traverser Vérone qui est une ville toute gothique. A Padoue nous demeurâmes plusieurs jours, M. l'abbé Bonnardin y avait des souvenirs, ayant jadis étudié à l'Université padouane et y ayant reçu le bonnet. Il m'è mena en visite chez plusieurs de ses anciens maîtres qui nous reçurent avec

---

mille civilités. Ce fut à Padoue, dans une salle retirée du Café Pedrocchi, que M. l'abbé Bonnardin me mit au fait du but de notre voyage et de ce que mon père en attendait pour moi. Je dois reconnaître que le pauvre abbé apporta quelque embarras à ses explications, jusqu'à s'excuser presque des propos qu'il me tenait, mais auxquels il était obligé. Je l'écoutai respectueusement puisqu'il était le porte-parole de mon respectable père, mais je jugeai plus prudent de ne lui rien laisser paraître des sentiments où me laissait cette singulière conversation. Les événements se chargeraient d'instruire M. l'abbé Bonnardin de la conduite que j'entendais tenir. A quoi bon m'en ouvrir à lui d'avance? Je le laissai donc aller son train, le nez dans ma tasse de café. Quand il eut fini nous nous levâmes, M. l'abbé Bonnardin fort content de

s'être déchargé de son secret et de m'avoir révélé sa mission et moi riant sous cape des déceptions que je lui réservais. Puis, tandis qu'il allait rendre grâce à saint Antoine de ce qu'il estimait ma favorable docilité, je me dirigeai sur le Jardin botanique où je passai une heure charmante. C'est un endroit écarté et agréablement instructif où l'on cultive quantité de plantes curieuses, médicinales ou autres. On pense si mes goûts rustiques y prirent plaisir. J'y fusse volontiers demeuré le reste du voyage, loin de Venise et de ses pièges.

Il fallut bien pourtant suivre M. l'abbé Bonnardin quand il s'embarqua sur le « burchiello », sorte de coche d'eau qui, par la Brenta, vous fait gagner Fusine et la Lagune. On y voyage commodément, mais avec lenteur. J'eus donc tout le temps d'y

réfléchir encore sur ce que m'avait appris l'abbé Bonnardin des intentions de mon père. Plus fermement que jamais, j'étais résolu à ne me point prêter à ses commandements, de m'y dérober selon les circonstances et les occasions. En tout cas, j'étais bien déterminé à ne point trahir la foi que j'avais donnée en moi-même à ma chère Lise et les serments que je m'en étais faits. Ces pensées, si absorbantes qu'elles fussent, ne m'empêchaient pas de regarder autour de moi. Cette Brenta coule dans une vaste plaine coupée de canaux et fort bien cultivée. De belles maisons s'élèvent au bord de la rivière, accompagnées de jardins où l'on voit des statues et des portiques, mais bientôt ces fécondes cultures et ces riantes villas font place à un sol marécageux où ne poussent que des joncs et des algues. La terre se perd dans l'eau et ne consiste plus

qu'en une sorte de boue. On atteint ainsi ce que l'on nomme la Lagune de Venise et qui est bien, en ce point, le plus misérable spectacle que l'on puisse voir.

## V

**C**E fut sur cette eau boueuse que nous nous embarquâmes dans une de ces barques baroques à fond plat qu'ils nomment « gondoles » et que l'on mène le plus souvent avec une seule grande rame. Je dois reconnaître que les bateliers de ce pays excellent à cette manœuvre et y accomplissent des prodiges d'adresse et d'équilibre, et, dans ce bizarre équipage nautique, nous fîmes notre entrée dans la ville ducale. Son

aspect, je dois l'avouer, me causa plus de surprise que de plaisir. Certes, son Grand Canal est imposant avec sa double rangée de palais, mais l'étroitesse des autres canaux, leur puanteur, la bizarrerie des maisons qui les bordent, toutes le pied dans l'eau, ces particularités me parurent plus curieuses que séduisantes. Néanmoins je reconnais la majesté de certains monuments, dont l'église de Saint-Marc avec sa place dallée, toute entourée d'arcades, sa grosse tour rouge, son horloge à personnages. Je fus frappé de l'extrême animation qui régnait sur cette esplanade, mais avant d'y prendre part il nous fallait gagner notre auberge et montrer patte blanche au magistrat chargé de la police des étrangers. Parmi ceux-là on tenait à cette époque en grande méfiance les Français à cause des nouveautés politiques en faveur chez eux. On

craignait qu'ils introduisissent des brochures subversives et de ces dangereux pamphlets comme il en courait tant de subreptices. Heureusement nous ne colportions rien de pareil et tout se passa pour le mieux. Le magistrat qui nous reçut était un homme âgé, vêtu d'une grande robe et coiffé d'une énorme perruque. Il nous interrogea, parut satisfait de nos réponses et le devint tout à fait de nous quand nous lui laissâmes entendre que nous saurions reconnaître ses bonnes grâces. Il nous les prodigua lorsqu'il apprit que nous avions des lettres pour la Comtesse Arminati et nous engagea à les remettre le plus tôt possible. Nous nous séparâmes avec mille politesses réciproques.

M. l'abbé Bonnardin s'était fait indiquer à Padoue l'albergo della Luna. Elle est située non loin de la Place Saint-Marc. Nous



la trouvâmes fort décente et tout à fait à notre convenance. Je m'y accommodai d'une belle chambre pourvue d'un lit fort propre et ornée de ces miroirs comme il s'en fabrique communément dans l'île de Murano et qui sont d'une excellente qualité. M. l'abbé y conclut nos arrangements et nous y prîmes le repos dont nous avions besoin après un si long voyage. Durant ces premiers jours je ne me hasardai guère en dehors de la Place Saint-Marc. Elle suffisait d'ailleurs amplement à mon divertissement. Une foule bigarrée la remplit jour et nuit d'un tumulte incessant. On y voit des boutiques où se vendent toutes sortes de marchandises, et jusqu'à des théâtres de marionnettes et des tréteaux de saltimbanques. Des gens costumés à la turque et à l'esclavonne y coudoient les Nobles de la Sérénissime République avec leurs robes à

---

larges manches et leurs amples perruques. On y voit circuler quantités d'hommes et de femmes en masque et baüta. Ce masque et cette baüta sont une des modes particulières à Venise et que les étrangers adoptent très volontiers. Le masque consiste en un faux visage de carton blanc que l'on se pose sur la figure. On y joint sous le tricorne une sorte de capuchon en satin noir, qui retombe sur les épaules. Ajoutez-y un manteau d'étoffe que l'on nomme tabaro et vous aurez une vue assez exacte d'une des principales façons de ce pays. Je ne me lassais pas d'admirer cet étrange accoutrement qui permet toutes les intrigues et favorise toutes les licences. Parmi tout ce monde il m'était bien difficile de distinguer ces fameuses courtisanes qui sont la gloire de Venise et à qui devait revenir celle de m'initier au plaisir et à l'amour. Pour les reconnaître, il

eût fallu être moins novice que je ne l'étais. D'ailleurs, je me sentais quelque peu ahuri dans cette foule brillante et bruyante. Parfois s'en détachait quelque vendeuse de confiseries ou de fruits, sa corbeille au cou. Ces filles, généralement jolies et vêtues à la paysanne, me rappelaient ma chère Lise. Alors ma pensée s'en revenait à notre Savignane dont tant de lieues me séparaient, mais je me sentais de plus en plus résolu à vaincre les obstacles que l'on opposerait à mon amour et à déjouer le piège que l'on avait cherché à lui tendre. Néanmoins je n'étais pas sans me rendre compte de toutes les distances qui existaient entre une simple fille des champs et l'héritier du noble Comte de Savignane.

Cependant le moment était venu où M. l'abbé Bonnardin allait se préoccuper de remettre à la Comtesse Arminati les lettres

que nous avions pour elle. Ce fut précédés d'une demande d'audience rédigée par M. l'abbé Bonnardin dans son italien le plus fleuri que nous nous dirigeâmes, à l'heure fixée, vers le Palais Arminati. Nous avions fait toilette, l'abbé et moi. Ma garde-robe m'avait fourni un habit gris relevé de broderies d'or, sur un gilet semé de fleurettes également d'or. Mes dentelles de manchettes et de jabot étaient de la dernière finesse et je m'étais muni de gants de senteur. Ainsi paré j'avais pris place dans notre gondole dont les gondoliers portaient ma livrée. Quant à l'abbé, il ne me cédait en rien en élégance et je ne le vis jamais plus rubicond et mieux pomponné. Ces beaux atours, d'ailleurs, faillirent ne pas nous porter chance. Au coin du Rio San Boldo où est situé le Palais, nous tombâmes sur un inextricable enchevêtrement de gondoles, de

péottes, de barques et au milieu d'un concert de cris et de jurements, de rames levées, auquel nos gondoliers prirent part avec un entrain magnifique. Il en résulta un moment d'extrême confusion, puis soudain, et comme par enchantement, les visages s'apaisèrent, les proues et les poupes s'évitèrent et l'ordre se rétablit de telle sorte que nous arrivâmes librement à la porte d'eau du Palais Arminati.

Deux grands laquais, munis de grappins, nous attendaient pour nous aider à mettre et à maintenir pied sur les marches glissantes de l'escalier. Ces deux gaillards, de très haute taille et d'une extrême maigreur, semblaient plus qu'à l'aise en leurs livrées dont les basques leur battaient les mollets, tandis que leurs bas plissaient sur leurs tibias. Cette même particularité de maigreur se répétait aux autres valets qui rem-

---

plissaient le vestibule du Palais, de leurs statures d'échassiers. Ce Palais Arminati eût été une fort belle demeure si son état d'extrême délabrement n'en eût fait une sorte de ruine pompeuse et caduque. Les dalles de marbre du vestibule étaient pour la plupart fendues et descellées. Les statues qui garnissaient les niches manquaient trop souvent de nez ou de bras. Les marches du vaste escalier étaient branlantes. On respirait une odeur de saumure et de moisi. Les salons que nous traversâmes étaient pleins de meubles boiteux et dédorés; au mur les tentures pendaient en lambeaux. Certains cadres ne contenaient que des toiles noircies ou écaillées. C'était une promenade fantastique que nous faisons à travers ces galeries délabrées, et toujours escortés de ces mêmes escogriffes en livrées trop larges. Enfin nous parvînmes à un

boudoir rond entièrement en miroirs, mais si verdâtres et si ternes que l'on s'y reflétait avec des airs de fantômes. Soudain un panneau glissa dans sa rainure et nous nous trouvâmes en présence de la Comtesse.

Elle était étendue sur une ottomane. Splendidement et curieusement vêtue, elle portait une robe de damas doré, rehaussée de nœuds de pierreries dont, à défaut de l'éclat, le clinquant révélait la qualité. Elle était par surcroît couverte de bijoux dont le prix eût été considérable si leur vue n'eût donné des doutes sur leur valeur. La Comtesse portait une surcharge de bagues à ses doigts allongés par des ongles soigneusement teints. Une coiffure poudrée et qui constituait un véritable édifice de coques et de boucles surmontait un visage prodigieusement fardé. Ce visage avait dû être beau, mais son décharnement le rendait

---

impressionnant. L'ossature en supportait visiblement la peau parcheminée. Il était complété par des yeux ardents et une bouche vorace aux longues dents déchaussées. Quant au corps, à en juger par les épaules et les bras, il devait être à peu près réduit à l'état d'un squelette. Telle qu'elle était, la Comtesse Arminati ne manquait pas d'une certaine majesté, mais cette majesté était un peu celle d'une ogresse, par la façon dont elle nous considérait, moi, avec mon air de santé, mon teint bruni et rustique; l'abbé Bonnardin en sa rondeur poupine de gros garçon rubicond et bien nourri, aussi crus-je qu'elle l'allait dévorer tout vif quand il lui tendit, d'une main grassouillette, la lettre que nous avions à lui remettre. Après quoi elle leva la tête, ce qui fit branler tout le monument de sa coiffure et tinter les pendeloques qu'elle portait aux



oreilles, tandis que s'entre-choquaient avec un cliquetis de verroteries les fausses pierres de sa robe et de ses colliers. La lettre lue, elle nous fit signe de nous asseoir auprès d'elle et se déclara fort heureuse d'avoir par nous des nouvelles de son parent le Comte de Savignane et de connaître en moi l'héritier d'un si beau nom. Nous répondîmes de notre mieux à ces politesses et la conversation prit un tour non sans agrément. La Comtesse Arminati, malgré ses ridicules, n'était ni sottie ni empruntée et elle le prouva, quand elle en vint à la mission où mon père la sollicitait d'aider M. l'abbé Bonnardin.

Elle en sentait tout le prix et se déclarait prête à justifier la confiance que mon père plaçait en elle. En tant qu'Italienne et surtout de Vénitienne, elle aimait fort ces sortes d'entremises et mettrait très volon-

---

tiers son entregent à notre service, quitte à risquer le reproche que l'on fait souvent aux personnes de sa nation et qui est d'apporter trop de zèle à ces complaisances, mais elle n'avait rien à craindre, en ce genre, de son noble cousin Savignane qui ne suspecterait jamais ce zèle de n'être pas désintéressé. Donc, elle était toute prête à seconder M. l'abbé Bonnardin dans sa tâche amoureuse. Néanmoins ne serait-il pas préférable qu'on laissât à son jeune élève le plaisir d'indiquer lui-même auprès de qui une intervention opportune lui pourrait être utile? La jeunesse aime fort à faire elle-même ses affaires et à être l'arbitre de son choix. Elle est jalouse de ses libertés. Les belles dames ne sont point avares de se montrer et je saurais bien remarquer celles qui me plairaient. Je n'aurais alors qu'à les signaler et on aviserait aux moyens de me

les faire approcher. Ce serait le meilleur parti à suivre, d'autant, ajoutait la Comtesse en minaudant, qu'il se pourrait que mon choix se portât sur une personne d'elle particulièrement connue. Il n'est pas rare qu'un premier coup d'œil fixe un cœur. Souvent aussi, nous allons chercher bien loin ce qui est à notre portée, mais il faut laisser faire au dieu d'amour. Lui seul dispose de nos destins.

M. l'abbé Bonnardin allait répondre à ce discours lorsque quatre des plus maigres laquais que nous eussions aperçus dans l'antichambre apparurent portant une maigre collation. J'avoue que je n'ai jamais rien vu de si parcimonieusement servi et par des valets aussi étiques. La Comtesse devait les choisir ainsi, autant pour ne point créer de trop grands contrastes avec elle-même, que pour ne pas surcharger d'un

poids dangereux les étages de son palais branlant, à moins que les pauvres gens ne fussent épuisés par les fatigues d'un service dont les obligations particulières m'eussent paru plus cruelles que les tortures de la faim, mais j'aurais jugé indécent de m'appesantir sur de pareilles réflexions et ce fut avec tous les respects possibles que je pris congé de la Comtesse Arminati, suivi de l'abbé Bonnardin, dont les grands drôles qui nous accompagnaient regardaient avec un appétit visible les ~~appas~~ appétissants.

## VI

**A**INSI que l'a dit un philosophe, la Science éloigne parfois de la religion, mais l'abbé Bonnardin, tout savant qu'il fût, n'en était pas moins fort dévot; aussi, les conseils de la Comtesse Arminati, touchant le respect de mes initiatives galantes, lui furent-ils d'un grand soulagement. Il se résolut donc à les suivre exactement, c'est-à-dire, selon l'expression vulgaire, à me laisser la bride sur le cou, ce qui conciliait

---

le but de sa mission avec le souci de ses scrupules. Quant aux résultats, il ne s'en montrait pas inquiet, bien assuré que les tentations que je rencontrerais en chemin auraient raison de mes timidités et de mes hésitations. Que je le voulusse ou non, je tomberais certainement aux pièges des sens, tant Venise abonde d'occasions attirantes et même irrésistibles. Les ordres de mon père s'en trouveraient accomplis et je reviendrais de Venise initié aux plaisirs de l'amour. En attendant que je m'y livrasse, le bon abbé Bonnardin se sentait dégagé de ma garde et me regardait avec un soupir de satisfaction partir en promenade, vêtu de mes plus beaux atours et les poches largement garnies de sequins. Quant à lui, il occuperait ses loisirs à visiter les églises et sanctuaires qui sont nombreux à Venise et qui contiennent presque tous de bons ta-

bleaux et d'efficaces reliques. M. l'abbé Bonnardin comptait sur ces saintes intercessions pour l'aider à déjouer les embûches du Démon de la Chair, car il n'était pas plus qu'un autre à l'abri de ses entreprises, quoiqu'il eût accepté de veiller à ce qu'elles obtinssent de moi un assentiment qu'il lui était interdit, pour sa part, de leur donner.

Chaque soir, M. l'abbé Bonnardin me faisait le récit de ses pieuses stations et ne me cachait pas l'admiration qu'il éprouvait pour tout ce qu'il voyait. Les églises de Venise sont en effet fort riches en beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Son Saint-Marc est un réceptacle de merveilles. Ses mosaïques et ses marbres sont les plus curieux du monde, et son trésor contient des pièces de la plus précieuse finesse et de la plus fine qualité. Les yeux de l'abbé lui sor-

taient de la tête en en parlant. Son admiration ne tarissait pas et trouvait matière à s'exercer aussi bien à San Zanipolo qu'à Sant'Alvise, à Santa Maria Gloriosa dei Frari qu'à Santa Maria Formosa, aux Gesuiti qu'aux Gesuati, au Redentore qu'aux Zitelle, et à ce San Giorgio Maggiore qui se dresse dans une des îles de la Lagune. De chacune, l'abbé rapportait quelque détail ou y signalait l'autel de quelque dévotion particulière. Il ne les implorait pas seulement pour lui-même et son bien propre, mais aussi pour le bien général. Le monde était fort troublé et il était temps que le ciel intervînt dans les affaires terrestres. Les nouvelles de France demeuraient assez inquiétantes. De grands mouvements populaires s'y agitaient dont on ne pouvait prévoir les conséquences. On parlait d'émeutes, de massacres. Un vent de folie



semblait souffler sur la nation la plus policée de l'Europe.

Je n'étais pas très sensible à ces rumeurs lointaines, pas plus qu'aux admirations de M. l'abbé Bonnardin. Cette ville si fameuse ne me plaisait point. J'y trouvais la marche incommode par la difficulté qu'on a à s'y reconnaître. Nulle part on ne s'égaré plus aisément que dans ce labyrinthe où mille détours vous font trop souvent aboutir à une impasse. De plus on lui peut reprocher l'étroitesse de ses ruelles terrestres, leurs dalles glissantes et la multitude des ponts qu'il faut franchir sur son passage. Quant aux places que l'on nomme « campi », je ne saurais les trouver belles malgré les dimensions de quelques-unes d'entre elles, comme le Campo di San Polo ou le Campo San Vitale. Elles sont irrégulières et mal proportionnées. Je fais exception

pour la Place Saint-Marc que l'on appelle la Piazza et qui n'a certes point sa pareille au monde. Restent les nombreux palais qui font la réputation de Venise; il en est certes de bien construits et de bien décorés, mais je n'en vois pas un que je voudrais habiter. Je ne m'y sentirais pas en sûreté. L'idée que toutes ces bâtisses de Venise reposent sur des pilotis et sont ainsi comme suspendues sur la surface des eaux n'est pas sans me causer une impression désagréable. Il n'est point trop rassurant de se sentir exposé, à chaque instant, à se retrouver au fond du canal en compagnie des immondices de toutes sortes que l'on y déverse. Je sais bien que cet accident n'arrive pas, quoique beaucoup de ces palais soient en assez piteux état et ne se soutiennent que sur des pilotis à demi pourris, et comme par miracle. Bref, cette ville amphibie, mi-



terrestre mi-marine, mi-pédestre, mi-nautique, ne me dit rien qui vaille. Je la trouve incommode et bizarre. Incommodes aussi ses fameuses gondoles dont se servent les Vénitiens et auxquelles ils ajoutent, aux jours d'hiver ou de pluie, une petite cahute appelée « felze » et des plus propres à abriter les colloques galants. On s'en sert fort à Venise pour cet usage, et la discrétion des gondoliers est proverbiale. Ces gondoles contribuent à la singularité de cette ville absurde où l'on ne voit ni chevaux ni voitures, mais où grouille une foule bruyante qui prend aux yeux un aspect de cauchemar par la vue de tant de visages recouverts de masques en carton blanc qui se portent, comme je l'ai déjà dit, sous le tricorne et qu'encapuchonne une pièce de vêtement, terminée en pèlerine sur les épaules, qui se nomme la « baüta ». Quand

j'avais été pendant plusieurs heures croisé et coudoyé par ces figures carnavalesques, j'en éprouvais un véritable besoin de solitude.

Pour le satisfaire, je commandais à mes gondoliers de me conduire dans l'île de la Giudecca. C'est la plus grande de la Lagune avec celles de Murano, de Burano et de Torcello. Un canal assez large la sépare de Venise. Dans cette Giudecca habitée assez pauvrement j'avais découvert un vaste jardin qui occupait presque entièrement une de ses extrémités. C'était un enclos cultivé en potager et en jardin fleuriste et qui contenait une petite prairie où paissaient deux vaches. Des allées bordées d'arbres fruitiers, d'autres plantées de vignes formant berceaux ou de coquelourdes grimpant à des treillages, des légumes, des fleurs, quelque bétail, des

bourdonnements d'abeilles dans le silence, quelques sons de cloches lointaines, tout cela composait un tableau champêtre qui plaisait infiniment à ma rusticité. Quelle joie de frapper du talon une terre véritable, de cueillir une fleur ou un brin d'herbe ! Cela me consolait de l'insipide Venise, de ses marbres, de ses eaux.

C'était le même sentiment qui me conduisait souvent à l'Erberia, ce marché aux légumes et aux fruits qui se tenait près du Rialto. J'aimais à m'y rendre de bon matin, à l'heure où les grosses péottes y débarquent de terre ferme les produits maraîchers. Rien ne me paraissait plus beau que les amas de tomates, de piments, d'aubergines, de fenouils. La vue des pastèques me ravissait. Les barques étaient chargées à couler. Il en sortait des pyramides de fruits dont la belle couleur faisait présager la

---

saveur délicieuse. Tous les dons de la Pomone vénitienne voisinaient avec les tributs de l'Amphitrite adriatique dont les produits s'entassaient à la Pescheria. Là aboutissait toute la mer avec ses poissons et ses coquillages. Je ne me lassais pas d'admirer leur merveilleux éclat, la diversité de leurs nuances, le caprice de leurs formes. Leur puissante odeur saline flattait ma narine en l'offensant, mais parmi ces produits de la nature je me sentais à l'aise, comme réconforté. Je m'étonnais de me voir coiffé d'un tricorne galonné d'or, vêtu d'un riche habit, l'épée au côté. Que j'étais donc peu fait pour ces luxes et que m'eût mieux convenu la bêche du jardinier ou le filet du pêcheur ! Sans compter que j'eusse été rapproché de ma Lise adorée dont tant de préjugés me séparaient ! Et tout en soupirant, à pied ou en gondole, je regagnais notre auberge

della Luna, où le bon abbé Bonnardin m'attendait, interrogeant mon visage avec une attentive anxiété pour y découvrir quelque indication que le « grand événement » s'était accompli.

Ce n'était pas seulement le bon abbé Bonnardin que je trouvais m'attendre à la Luna. Parfois de curieuses figures y faisaient antichambre. La présence d'un jeune noble étranger et qui fait quelque dépense ne passe pas inaperçue à Venise dans le monde des courtisanes et des courtiers d'amour. Il leur semble que ce soit une aubaine qui leur appartienne de droit. Je le vis bien à certaines visites où l'on m'offrit en termes voilés ou crus d'agréables et voluptueuses occasions. Ces complaisants messagers se proposaient pour favoriser les rencontres et régler tous les détails des suites que l'on y voudrait donner. A l'appui

de leurs offres ils exhibaient les séduisantes images des personnes dont ils représentaient les intérêts. Il m'en passa ainsi d'assez agréables sous les yeux, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire présenter au naturel. Ces messieurs, avec le tarif de leurs charmes, me décrivaient les qualités de leurs clientes, et le faisaient avec une emphase et une animation toute italienne. A les entendre, était-il rien de plus beau que la Zulietta et la Marietta! Nues, elles égalaient toutes les Vénus. Quel spectacle valait celui de la Castelloni ou de la Bettina sortant du bain! Où trouver corps plus harmonieux, membres mieux proportionnés, peau plus fine et plus souple, chevelure plus abondante, toison plus joliment touffue? Sans compter que ces dames étaient les plus saines et les plus sûres de tout Venise. Avec elles point de quinte et qua-



torze au jeu d'amour, et la surprise de les y trouver incomparables! Ces dames possédaient les secrets du divin Arétin et en avaient même complété les rites. D'ailleurs elles n'étaient pas seulement expertes au plaisir, elles l'étaient à la conversation, au chant, à la musique, à la comédie, à tous les divertissements de société. Elles étaient capables aussi bien de faire les délices du lit que l'agrément d'un cercle. Chez elles on trouvait également à exercer le corps et l'esprit. Leurs palais étaient les conservatoires des belles manières et des mœurs raffinées. Pas un étranger ne passait par Venise sans rendre hommage à ses courtisanes.

Tout cela était débité avec force gestes et à boniment, mais cet étalage à grand fracas le cédaient aisément à des propositions plus discrètes. Venise sait offrir à ses hôtes

---

généreux des agréments plus rares. A la faveur du masque et moyennant certaines précautions, on pouvait prétendre s'introduire dans l'un de ces casinos privés où les belles patriciennes, amies du mystère et de l'aventure, viennent se livrer secrètement à toutes les fantaisies de la volupté. La délicatesse du mobilier et des atours pimente les délices de ces rendez-vous, et les privilégiés admis à célébrer le culte brûlant de la Vénus clandestine trouvent en son temple l'oubli de tous les soucis et la satisfaction de tous les désirs. Certes, avoir accès à l'un de ces Oratoires était chose difficile, mais non impossible à un jeune voyageur, bien fait, discret et généreux. Parfois aussi le cloître pouvait s'entr'ouvrir pour laisser s'échapper de ses clôtures une de ces délicieuses filles dont la longue chasteté rend les ardeurs plus vives et

ajoute à l'attrait du plaisir celui du péché mutuel. Enfin, il ne manque point dans le petit peuple de Venise de ces fillettes fraîchement nubiles qui savent sacrifier leur virginité à l'intérêt de leur avenir. Quant aux abbés musqués, jeunes garçons et autres bardaches, Messieurs les Pourvoyeurs n'en parlaient que pour mémoire. Ce sont là jeux napolitains que Venise tient en piètre estime.

J'écoutais tous ces discours avec le plus grand sérieux et je laissais le temps passer. Notre séjour à Venise commençait à compter et l'abbé n'avait encore rien pu annoncer à mon père qui justifiât notre retour. Mon père, d'ailleurs, n'en soufflait mot. Je ne recevais de lui que de rares nouvelles, mais les lettres de change nécessaires à nos dépenses nous parvenaient régulièrement. C'était le seul événement de notre tranquille

existence, au cours de laquelle nous avions rendu quelques visites à la Comtesse Arminati. A chaque fois elle me semblait plus décharnée, car elle nous recevait dans des parures de plus en plus galantes où se révélaient de mieux en mieux ses charmes squelettiques. Ses déshabillés la déshabillaient de plus en plus, ce qui ne donnait guère envie de pousser ce dépouillement jusqu'à l'état de nature. S'en tenir à la vue suffisait amplement, cependant la Comtesse ne se privait pas de faire allusion à ses beautés tant apparentes que secrètes dont elle rehaussait la maigreur par l'éclat des fards. Elle en avivait aussi son regard qui ne cessait de nous considérer de son feu le plus vigilant. A chacune de nos visites, elle parlait bas à l'abbé en me regardant du coin de l'œil, et, à son interrogation dont je devinais le sujet, je voyais l'abbé ré-

pondre par un geste désolé. Ces manèges m'agaçaient un peu, mais je n'en laissais rien voir. J'étais toujours résolu à retourner à Savignane tel que j'en étais venu. L'abbé se débrouillerait comme il l'entendrait de l'échec de sa mission. Je ne doutais pas que mon père ne nous rappelât un jour ou l'autre. De fâcheuses nouvelles de France circulaient dans les cafés. Toute cette politique ne me disait pas grand'chose, mais j'étais fier d'appartenir à un pays qui occupait l'Europe.

Ce fut quelques jours après notre dernière visite à la Comtesse Arminati que me tomba entre les mains le singulier billet adressé par cette dame à mon abbé. M. Bonnardin l'avait laissé glisser sur la dalle et je le pris pour une de ces missives comme les rufians de la Place Saint-Marc ne cessaient de m'en faire parvenir. Il était en

partie déchiré, mais voici cependant ce que j'y pus lire avec stupeur :

« ... Je n'ai plus maintenant aucun doute sur les sentiments de notre jeune homme. Ses yeux ont parlé... Son éloignement de tous les plaisirs, auxquels il se dérobe, vous l'avouez vous-même, n'est-il pas l'indice que c'est à moi qu'est réservé le doux honneur de l'initier à l'amour? Votre élève m'aime et c'est de moi qu'il attend de connaître l'ivresse des sens. Qu'il vienne; mes bras ouverts sur sa virginité se refermeront sur sa jouissance. »

La lecture de ces phrases interrompues ne fut pas, je l'avoue, sans me causer quelque hésitation à laquelle se mêlait une irrésistible hilarité. Néanmoins je n'avais aucune envie d'affronter la lubricité de la Comtesse et de jouer les Joseph avec cette Putiphar de la Lagune. Heureusement que

la présence de M. l'abbé Bonnardin réduirait certainement l'audace de cette maigre dévergondée dont j'étais bien résolu à déjouer les entreprises.

## VII

**J**E ne fus pas sans une certaine appréhension à me rendre avec l'abbé chez la Comtesse qui nous en avait justement priés. Elle désirait nous faire voir à quelques personnes de la société qui se souvenaient d'avoir jadis rencontré mon père à Venise et connu ma mère. Cela nous promettait une respectable assemblée.

En arrivant au Palais Arminati, nous y fûmes reçus avec le cérémonial accoutumé



de laquais et de salamalecs, mais nous éprouvâmes quelque étonnement à constater qu'aucune gondole, sauf la nôtre, ne stationnait auprès des « pali ». L'assemblée qu'on nous avait promise semblait assez se réduire à rien. J'en conçus quelque soupçon. Cependant on nous avait introduits dans le boudoir en glaces où nous étions menés d'ordinaire et je m'attendais à ce que le panneau glissât dans sa rainure comme de coutume, nous découvrant la Comtesse étendue sur son ottomane, mais au bout d'un instant une sorte de majordome se présenta qui me pria de le suivre, tandis que l'abbé demeurerait où nous étions. Cette nouveauté me parut significative et me sembla justifier mes craintes, mais il était trop tard pour reculer, et puis j'étais si certain de résister à tout entraînement ! La pensée de ma chère Lise eût suffi à me

rendre inébranlable dans ma vertu. N'avais-je pas su également me désintéresser des charmes féminins qui m'avaient été si abondamment offerts et dont plusieurs eussent eu de quoi me troubler? A ces tentations n'étais-je point demeuré imperturbable? Je pouvais donc aborder sans crainte le piège que l'on s'apprêtait sans doute à me tendre. Ma chère Lise remplissait trop toute mon imagination pour qu'aucune autre réalité me pût détourner d'elle. Je suivis donc le majordome d'un pas délibéré. Au bout d'un corridor obscur il s'arrêta, me salua et tira un rideau.

Au fond d'une vaste pièce éclairée à giorno, s'élevait un vaste lit supporté par une estrade et surmonté d'un baldaquin de brocart. Sur ce lit reposait la Comtesse Arminati. La lueur des appliques et des girandoles permettait de distinguer que la

Comtesse était dans un état de nudité à peu près complète. Dussé-je vivre mille ans, je n'oublierai jamais ce spectacle. Ce n'était pas que le corps de la dame fût de proportions désobligeantes, mais le manque de chair et une peau strictement ajustée aux os en faisaient un objet d'une singularité macabre et fantasmagorique. Ajoutez que ce squelette vivant était soigneusement et outrageusement paré. Des colliers cerclaient la maigreur de son cou. Des bracelets entouraient ses poignets et ses chevilles et d'autres pierreries lubriquement disposées cherchaient à attirer le regard vers ces parties où la pudeur évite ordinairement d'attarder sa vue. Sur ce corps se dressait la tête de la Comtesse. Elle était coiffée en grand appareil, le visage rehaussé, sous le fard, du plus engageant des sourires.

Mon premier mouvement, je l'avoue, fut de fuir, mais une main tendue à mes lèvres m'en empêcha, si bien que je me trouvai, bon gré mal gré, assis à quelques pouces du lit où gisait cette étrange momie amoureuse que j'entendais me parler comme dans un rêve et qui m'annonçait qu'ayant bien compris, dès l'abord, la passion qu'elle m'avait inspirée, elle avait feint de ne s'en point apercevoir, mais que la régularité et la chasteté de ma conduite, dont elle avait été instruite par ses espions, n'avait fait que la confirmer dans sa découverte. Or, après m'avoir ainsi mis à l'épreuve, il n'y avait vraiment pas de raison pour la pousser plus avant, et il était juste qu'un sentiment si beau et si naturel eût la récompense qu'elle serait heureuse de lui donner, car ce serait servir les intentions de son cousin le Comte de Savignane. Tout ce beau dis-

cours m'était débité de plus en plus près, si bien que, quand il eut pris fin, j'avais autour de mon cou les bras osseux de cette ogresse et tout près de mon visage le sien dont les yeux me fixaient d'une flamme érotique et dont la bouche me dardait une langue avide et alléchée.

L'imminence du danger me rendit, je dois le dire, toute ma présence d'esprit. Si la Comtesse Arminati était ardente et impudique, la nature m'avait fait agile et vigoureux. Vivement j'avais dénoué l'étreinte de la Comtesse et d'un brusque mouvement je l'avais repoussée sur le lit et si rudement que j'en perçus un craquement d'os et un cliquetis de verroteries, mais, sans examiner le dégât que j'avais pu commettre, je me précipitai vers une porte placée au fond de la salle. Cette porte, heureusement, n'était pas fermée et je me trouvai

---

dans une vaste galerie à l'abandon, encombrée de meubles de rebut. Je m'y dépêtrai comme je pus, et, par des escaliers obscurs et compliqués, je parvins à une sortie sur les derrières du palais. Une fois là, sans m'occuper de la gondole qui m'attendait à la porte d'eau, je regagnai par le plus court la Luna où je me barricadai dans ma chambre.

Ce fut la gondole qui ramena sur le soir M. l'abbé Bonnardin. De la fenêtre de ma chambre je l'en vis descendre et gagner son appartement sans chercher à me parler. Il y demeura trois bons jours en solitude, en prières et en pénitences, ne voulant recevoir personne et ne se faisant servir que du pain et de l'eau, encore en petite quantité. Le quatrième jour, quand il sortit de sa retraite, ce fut les yeux baissés, le chapelet aux doigts et marmottant force patenôtres.

Le pauvre abbé était méconnaissable, ses doubles mentons étaient flasques, ses joues jadis si rubicondes s'étaient décolorées. Sa bedaine avait fondu et il marchait avec difficulté. Je n'osais interroger le pauvre homme, tant il me semblait piteux, ni faire allusion à notre visite au Palais Arminati et à notre double aventure dont on devine bien quelle avait été l'issue pour l'otage amoureux que j'avais laissé aux mains de la Comtesse.

Nous fûmes pendant quelques jours sans nouvelles de l'Arminati, quand, le mardi de la semaine suivante, un homme de police se présenta à la Luna et demanda à nous parler. C'était un grand diable avec un grand nez qui, après force politesses, nous enjoignit, le plus gracieusement du monde, que nous eussions à quitter Venise sur-le-champ et à sortir des territoires de la Sérénissime

République. Nous étions signalés comme de mauvais esprits et capables de répandre dans Venise les funestes idées françaises. Nous effrayions l'Europe par nos excès. Que penser, en effet, d'un peuple qui emprisonne son Roi et d'une République sans Doge et sans Noblesse comme celle qui terrorisait les rives de la Seine ? De plus, l'abbé était noté comme un débauché en rapport avec tous les rufians de la ville et qui couvrait sa paillardise d'une feinte dévotion. Quant à moi, j'étais tenu pour sodomite. Le Sénat de Venise eût dû nous faire enfermer sous les Plombs et il ne nous avait épargné ce traitement qu'en considération de ma parenté avec la Comtesse Arminati. A ce nom, nous comprîmes d'où venait la dénonciation qui nous frappait. En l'entendant, l'abbé Bonnardin se signa comme en présence du Diable.



Par ordre ou non, il était temps d'ailleurs que nous quittions Venise. Nos dernières lettres de change ne nous assuraient plus que des ressources fort réduites. De plus nous avions reçu un étrange message de mon ancien maître, M. Lescorade. Il était écrit dans un jargon de l'autre monde. On y parlait de « ci-devant », de « suspects » et nous y devinâmes que les choses allaient mal à Savignane. Aussi notre retour fut-il assez mélancolique. Nous voyageâmes en voitures publiques, faisant maigre chère et petite dépense. A mesure que nous approchions, mon cœur battait à la pensée de revoir Lise. Quand nous parvînmes à Savignane, bien des surprises nous attendaient. La première fut d'apprendre que mon père était enfermé dans les prisons d'Aix. A sa place je trouvai installé au château le bon M. Lescorade devenu franc jacobin et par-

fait sans-culotte. Sur l'autel de la Patrie il buvait le vin de nos caves et sous couleur d'égalité couchait dans nos draps les plus fins. Il honorait la Déesse Raison et proclamait les Droits de l'Homme. Marius et Hubert, le bonnet rouge au front, la pique à la main, hurlaient la « Carmagnole ». Ce fut à ses accents qu'ils nous accueillirent, l'abbé et moi. Après avoir envoyé l'abbé rejoindre mon père en prison, M. Lescorade me reçut avec beaucoup de bonté. Hubert et Marius me donnèrent l'accolade. M. Lescorade se mit en devoir de faire de moi un patriote et de m'enseigner les bons principes. Je ne m'y refusai pas. C'était un moyen de me rapprocher de ma chère Lise dont les préjugés de jadis m'eussent stupidement séparé. La citoyenne Lise était ferme républicaine. Elle souhaitait voir les aristocrates à la lanterne, mais elle ne m'en

accueillit pas moins tendrement. Je lui fis le récit de ce qui s'était passé à Venise et de ma courageuse obstination. Elle rit et posa ses lèvres sur les miennes. Je compris que l'ère des libertés admettait aussi celle de l'amour, que Lise avait renoncé aux simagrées des filles de jadis et que mon bonheur approchait. Il fut complet et délicieux et le pavillon d'études fut témoin de nos délices, mais je dois m'en tenir à l'épisode que j'ai promis de vous conter.

Peut-être vous dirai-je un jour comment je m'engageai dans les Armées de la République, et comment, lorsque vinrent des temps moins troublés, j'épousai ma chère Lise après être rentré dans mon titre et dans mes biens que m'avait fidèlement conservés le bon Lescorade, quoique mon père eût été guillotiné comme suspect. M. Lescorade mourut fort âgé, aux bras de M. l'abbé

Bonnardin qui vit encore. Il est membre de l'Institut. De gros qu'il était dans sa jeunesse, il est devenu fort maigre par l'effet d'un principe morbide qu'il avait reçu d'une certaine comtesse italienne. Hubert et Marius sont toujours à Savignane, l'un comme jardinier, l'autre comme concierge. Toute comtesse qu'elle est devenue, Lise pas plus que moi n'avons de préjugés, mais il nous déplairait de les faire asseoir à notre table. Ils mangent à l'office.

\_\_\_\_\_

## **LE VEUVAGE DE SCHEHERAZADE**



**S**CHEHERAZADE avait mal dormi, cette nuit-là. La journée avait été alourdie d'un ardent soleil et l'air en était si pénétré qu'on sentait à le respirer une sorte de brûlure dont rien ne parvenait à tempérer le malaise. La légèreté des plus transparentes mousselines semblait un poids importun et la caresse ailée des éventails demeurait impuissante à rafraîchir l'ombre sur-



chauffée. En vain Scheherazade s'était-elle dépouillée un à un des voiles que n'exigeait pas la décence. En vain s'était-elle délivrée de la gêne que lui imposaient ses colliers et ses bracelets. En vain avait-elle laissé glisser dans les plateaux, avec un tintement d'or et un choc de pierreries, ses bagues les plus précieuses et jusqu'à cet anneau magique que le sultan Schariar lui avait passé au doigt, le soir de la Mille et unième Nuit, comme un témoignage d'amour et un gage de sécurité, l'anneau dont le talisman sacré la rendait désormais inviolable et écartait à jamais d'elle la menace de la lame tranchante du sabre et l'étreinte mortelle du lacet de soie. Retirée dans le kiosque le plus secret et le plus aéré de ses jardins, celui qui était fait tout de cristal et au-dessus duquel se croisaient les panaches flexibles de trois grands jets d'eau qui le

paraient d'une couronne étincelante et fluide, Scheherazade avait vu les heures de cette journée torride s'écouler lourdement aux larmes régulières des clepsydres et aux grains successifs des sabliers sans que rien n'apportât de soulagement à la langueur accablée de son impatiente lassitude. A peine si ses colombes favorites, blanches et à la gorge empourprée, en frôlant de leurs ailes amoureuses son visage excédé, avaient fait sourire un instant sa bouche et ses yeux. Anéantie par cette torpeur, Scheherazade n'avait même pas eu la force de songer à l'histoire merveilleuse qu'elle aurait, le soir, à conter au sultan Schariar lorsque, le soleil couché, on se réunirait sur la plus haute terrasse du palais pour y goûter, sous le ciel étoilé, le furtif allègement nocturne.

Comme cette journée insupportable, cette

soirée ne l'avait guère été moins et Scheherazade, avant de chercher un peu de sommeil, s'en était rappelé sans plaisir les circonstances désagréables. La moindre n'était pas la façon indifférente et distraite dont le sultan Schariar avait écouté le conte quotidien. A peine Scheherazade avait-elle commencé à parler que Schariar avait détourné son attention des paroles de la narratrice pour la reporter sur sa propre pensée. A la manière dont le sultan passait sa main dans sa barbe noire qui commençait à se strier de fils d'argent, il était visible que ces pensées ne devaient rien offrir de bien réjouissant à l'esprit de Schariar. Scheherazade avait vu se froncer les sombres sourcils du sultan. Plusieurs fois même, il avait porté sa main avec impatience sur le pommeau de rubis de son sabre et tracassé la poignée d'agate de son poignard. Malgré les

ingénieuses péripéties du récit de Scheherazade, qui était l'histoire d'un génie enfermé dans une bouteille, le visage de Schariar était demeuré taciturne sous son turban endiamanté. Non seulement il n'avait pas tendu à Scheherazade, comme il le faisait d'ordinaire pour la remercier de son conte, mais encore il avait négligé de lui faire apporter la coupe de neige où l'usage voulait que la conteuse se désaltérât. Cet oubli, n'était-ce pas la preuve, chez le sultan Schariar, de grandes préoccupations?

Cette attitude de Schariar avait atteint Scheherazade dans sa vanité. Scheherazade était fière de ses prouesses de conteuse et de l'art qu'elle apportait à ses histoires, dont la renommée, au delà des limites du royaume de Bagdad, s'était répandue sur toute la terre. Partout le nom de Scheherazade était célèbre et l'on répétait en tous

lieux son aventure fameuse. Les femmes surtout témoignaient pour elle d'une enthousiaste admiration. N'était-elle pas l'honneur et la perle de leur sexe et la merveille de leur esprit? N'avait-elle pas su, par son talent, s'imposer aux cruelles fantaisies d'un Schariar et y mettre un terme? Par sa ruse délicieuse, par son ingénieuse astuce, elle avait déjoué le piège mortel où elle avait été exposée. N'était-elle pas un exemple magnifique et charmant de la supériorité féminine? Tout cela lui valait un renom auquel elle n'était pas insensible. Et Schariar, ce soir-là, avait blessé sa susceptibilité... Il lui avait « manqué ». Il avait oublié la grâce qu'après tout elle lui faisait. Quand on a le privilège et la bonne fortune d'entendre conter une Scheherazade, on doit être tout oreilles, et comment peut-on s'exposer à perdre la moindre de ses pa-

roles? Que veut dire une mine pensive, de se renfrogner sous son turban, de tracasser son sabre et son poignard, de froncer les sourcils, de prendre un air distrait et préoccupé? Il y a là une véritable offense et, comme tous les auteurs, Scheherazade était irritable et rancunière. Elle avait été extrêmement vexée du procédé de Schariar, mais ce qui avait mis le comble à son dépit, c'était que Schariar, lorsqu'elle avait cessé de parler, ne lui eût pas posé les questions qu'il ne manquait jamais de lui adresser sur les événements et les personnages de ses récits. Décidément Schariar avait été un auditeur récalcitrant et, le conte fini, sans plus s'occuper de Scheherazade, il s'était entouré des volutes de fumée de sa longue pipe, tandis que, sous les étoiles, du fond du jardin, venait la plainte des fontaines et que voletaient, autour du sombre visage

enturbanné, de malicieuses et furtives petites chauves-souris.

Ce silence du sultan Schariar avait duré jusqu'à l'apparition sur la terrasse du grand vizir Kerendar. Ce Kerendar était un personnage que Scheherazade n'aimait point. Fort écouté de Schariar, plus d'une fois, il s'était opposé aux coûteuses fantaisies de Scheherazade. Par exemple, il avait blâmé la construction du fameux kiosque de cristal, couleur de jets d'eau, et divers autres amusements de la sultane. Ces oppositions et ces critiques, Kerendar les expliquait par des raisons d'Etat. Les grandes et glorieuses guerres menées par le sultan Schariar avaient coûté beaucoup d'hommes et d'argent. Le royaume était décimé et le trésor à sec. Tout cela n'avait pas rendu Schariar très populaire. On l'accusait de n'épargner assez l'or ni le sang de ses sujets et de les

répandre sans ménagement pour satisfaire ses ambitions et ses plaisirs. Le peuple de Bagdad se plaignait et murmurait. De ces plaintes et de ces murmures Kerendar était averti, car il entretenait une police puissante et perspicace. Elle le tenait au courant de ce qui se passait dans le royaume et aussi dans la ville et le palais. Les faits et gestes de Scheherazade n'échappaient pas aux investigations de Kerendar. Cette surveillance qu'exerçait Kerendar rassurait la jalousie de Schariar, mais horripilait Scheherazade, non qu'elle eût l'intention d'être infidèle à Schariar. Cependant, il ne lui eût pas déplu d'être entourée de tendres hommages et de douces paroles. Or, la vigilance de Kerendar écartait les plus audacieux. Nul n'osait en sa présence lever les yeux sur elle. La vue d'un beau visage est pourtant un plaisir innocent et



Scheherazade eût aimé en voir quelques-uns lui montrer que le sien les charmaient par sa beauté. La sombre figure de Schariar ne lui était pas d'un extrême divertissement.

A mesure que Kerendar avait parlé bas à Schariar, le visage de Schariar était devenu de plus en plus sombre. Sa main se crispait sur le gros rubis de son sabre. Les nouvelles qu'apportait Kerendar n'étaient pas, en effet, des plus agréables. Des émissaires envoyés dans les diverses parties du royaume en avaient retenu les bruits les plus fâcheux. La perception de l'impôt provoquait des troubles. En certains lieux on était allé jusqu'à maltraiter les agents du fisc. Ailleurs, les paysans dissimulaient leurs récoltes et les marchands cachaient leurs denrées, comptant sur le renchérissement que produirait la famine, dont on annonçait l'imminence. Beaucoup d'habi-

tants quittaient le pays et plusieurs régions demeuraient désertes. Le mécontentement était général contre un sultan qui passait ses nuits à se faire conter des histoires au lieu de travailler au soulagement de ses peuples. Scheherazade, qui avait comme toutes les femmes l'oreille fine, ne perdait rien des propos de Kerendar; aussi, apprit-elle qu'un complot s'était formé à Bagdad pour attenter à la vie du sultan. Les conjurés projetaient d'envahir le palais, de rompre les portes des jardins, et d'en finir avec Schariar par la corde et l'épée. Cette criminelle affiliation comptait de nombreux membres liés entre eux par des serments formidables et était dirigée par des chefs fanatiques. Bagdad était infestée de ces menées qui eussent présenté un réel danger si la police de Kerendar n'y eût veillé et n'eût eu en mains les fils du complot. Le

grand vizir se faisait fort de mettre à néant ces visées néfastes, à condition de ne les point perdre de vue un seul instant, mais il en coûterait des sommes considérables. Aussi fallait-il y astreindre toutes les ressources de l'Etat et ne pas employer à autre chose un seul dinar. Kerendar, si on lui en fournissait les moyens, répondait de tout. Durant ces propos, Schariar n'avait cessé de tirer les pointes de sa barbe et il avait quitté la terrasse, la main posée sur l'épaule de Kerendar et sans un regard pour Scheherazade, qui n'avait tardé à se retirer dans son appartement.

Une fois rentrée chez elle et sûre que Schariar ne viendrait pas la retrouver, cette nuit-là, elle avait renvoyé ses femmes et s'était étendue sur le cuir parfumé de ses coussins. L'air nocturne avait perdu un peu de son ardeur et on le respirait plus aisé-

---

ment. Par les fenêtres entraient le murmure des fontaines et l'odeur des roses. Il s'y mêlait les rayons argentés d'une lune tardive. Le silence n'était troublé que par les appels des sentinelles qui, le yatagan nu, gardaient les portes des jardins. Scheherazade eut un instant l'idée d'y descendre. Elle aimait parfois à s'y promener la nuit et à y aller admirer le sommeil des volières. Les beaux oiseaux qui les remplissaient dormaient la tête sous l'aile et Scheherazade s'amusait à leurs silhouettes décapi-tées, mais elle avait reculé devant la fatigue de chausser de nouveau ses babouches courbes et elle s'était contentée de penser à la pie hâbleuse qui la divertissait tant, lorsqu'elle était enfant. Cette pie était la joie de la pauvre échoppe du savetier, son père. Comme elle babillait, la pie, pendant que le brave homme battait et cousait le cuir!

Scheherazade songeait souvent à l'échoppe paternelle. C'était là qu'elle avait grandi, vêtue de loques qu'elle arrangeait déjà avec coquetterie en suçant quelque tranche de pastèque. C'était là qu'elle avait écouté parler les gens de toute sorte qui fréquentaient la boutique. Les nouvelles de la ville y circulaient, abondamment commentées. Son père avait la langue aussi pointue et coupante que son alène et ne dédaignait pas d'amuser ses clients par ses anecdotes et ses apologues. C'était parmi cet humble et crédule auditoire qu'elle avait pris le goût de ces contes qui avaient joué un si grand rôle dans sa singulière histoire. Dans ces palabres, toute petite, elle plaçait son mot, et ses imaginations et inventions enfantines amusaient ce facile public populaire. Elle avait ainsi attiré l'attention d'Ibrahim, le vieux marchand de tapis, à qui son père

l'avait vendue et qui lui avait appris l'amour, sans le lui faire éprouver. Ibrahim n'avait pas été son seul maître en cette matière et d'autres avaient complété ses leçons. Elle n'y avait guère pris de plaisir. Les visages qui s'étaient penchés sur elle ne lui avaient guère montré de jeunesse ni de beauté, mais ses complaisances lui avaient valu d'être mieux nourrie, mieux vêtue, d'être parée de quelques bijoux et de pouvoir venir en aide à la pauvreté des siens. En ces temps difficiles, elle se consolait de ses peines en imaginant des aventures merveilleuses où elle s'attribuait le premier rôle. Il en avait été ainsi jusqu'au jour où était parvenu à ses oreilles le bruit de l'étrange épreuve à laquelle le sultan Schariar soumettait les conteuses qui s'évertuaient à distraire ses insomnies. Elle avait su les risques sanglants que couraient les impru-

dentes, mais un secret désir lui était venu de tenter le dangereux essai. Aussi, un beau jour, s'était-elle présentée au palais pour être inscrite sur la liste fatale. L'appel de son nom n'avait pas tardé. Elle revoyait la haute terrasse; elle revoyait le sultan, attentif à ses histoires si astucieusement interrompues et laissées en suspens. Elle songeait à l'étrange fortune qui lui était advenue. Non seulement le tranchant du sabre ne s'était pas abattu sur son cou, mais la barbe noire du sultan avait effleuré son visage, et ses mains aux lourdes bagues avaient caressé son corps. La fille du save-tier, la petite conteuse des Mille et une Nuits, était devenue la sultane favorite du grand sultan Schariar. Tout Bagdad enviait sa puissance, et son histoire était plus merveilleuse que toutes celles qu'elle avait racontées... Pendant qu'elle remuait ce

brillant passé, Scheherazade avait senti ses paupières s'alourdir. Peu à peu le sommeil, longtemps infidèle, venait à elle avec les premières clartés de l'aube. Bientôt le pauvre Schariar allait s'éveiller pour s'occuper des affaires de l'Etat, tandis qu'elle, qui n'avait pas de ces soucis, pourrait dormir longuement, paresseusement, comme si elle était encore au fond de l'échoppe paternelle, la petite fille du savetier!

Mais Scheherazade ne devait guère dormir, cette nuit-là. A peine avait-elle fermé les yeux qu'il lui avait semblé percevoir des rumeurs insolites. Le palais s'emplissait de bruits bizarres. Des pas couraient dans les jardins et retentissaient dans les escaliers. Bientôt des cris se mêlèrent à ces rumeurs. Partout un étrange désordre se manifestait. Que se passait-il? Le peuple de Bagdad se révoltait-il? Était-ce quelque incendie ou



quelque tremblement de terre? Des ennemis avaient-ils subitement attaqué la ville? Rêvait-elle, en proie à quelque cauchemar? Était-ce un de ses contes qui se continuait dans son sommeil? Mais non! Cet homme debout devant son lit, le turban dénoué, les bras levés, n'était ni un fantôme, ni un esprit. Scheherazade reconnaissait ce teint jaune, ce long nez, ces yeux obliques. C'était bien le grand vizir Kerendar qui se tenait devant elle, hagard, bégayant, gesticulant et dont les mains ensanglantées laissaient tomber sur le pavé de marbre blanc de larges gouttes rouges!



Le sultan Schariar venait d'être trouvé assassiné dans son lit. Son propre poignard à manche d'agate était enfoncé dans sa

poitrine et son propre sabre à pommeau de rubis avait servi à lui trancher la gorge. A sa porte, ses gardes gisaient, la langue pendante et le lacet au cou. Quant au meurtrier, disparu sans laisser de traces, il ne devait jamais être retrouvé. Un sourd mécontentement régnait dans Bagdad et la mort du sultan Schariar en était la preuve. Entré au matin dans la chambre de son maître et à la vue du tragique spectacle qui s'offrait à ses yeux, Kerendar avait tenté de porter secours au sultan, mais tout secours était inutile. Kerendar n'avait pu que constater la mort de Schariar et avait couru en avertir Scheherazade. Scheherazade était fort populaire à Bagdad pour sa beauté et son talent et Kerendar s'offrait à la faire reconnaître comme sultane régnante. Rien n'était plus aisé et notre homme se faisait fort d'arranger les choses pourvu que Sche-

herazade s'engageât à lui conserver le grand vizirat et le chargeât de gouverner en son nom. Sinon le pouvoir passerait aux mains de l'atabeck de Mossoul et Scheherazade serait enfermée jusqu'à la fin de ses jours en lieu sûr, à moins que ses jours ne se terminassent autrement. Scheherazade n'avait pas d'ambition, mais elle aimait ses aises. La pensée de quitter son palais, ses jardins, ses kiosques, ses fontaines, ses rosiers, ses volières lui était pénible. Puis cette royale aventure ne complétait-elle pas glorieusement sa merveilleuse destinée ? La mort de Scharlar ne lui causait guère de chagrin et la perspective d'être la maîtresse absolue de ses actes lui plaisait assez. Désormais, elle pourrait vivre à sa guise sans avoir à distraire de son corps et de sa parole un maître, généreux sans doute, mais exigeant. Elle pourrait dormir ses pleines

nuits sans avoir à veiller tard pour amuser son insomnieux auditeur; elle pourrait aller et venir à son gré, se reposer ou se taire et surtout ne plus conter d'histoires. Quel soulagement de n'être plus obligée d'inventer ces récits fabuleux dont elle commençait à être excédée! Toutes ces considérations la portèrent à accepter la proposition de Kerendar, qui régla tout pour le mieux et avec une remarquable dextérité. Les funérailles de Schariar furent suivies de près par le couronnement de Scheherazade, que compléta bientôt la pendaison du grand vizir Kerendar, reconnu comme le meurtrier du sultan Schariar, bien que l'on n'eût pu trouver aucune preuve de sa participation au crime. Mais il fallait un coupable et Scheherazade avait pris en grippe Kerendar depuis la peur qu'il lui avait faite en la réveillant brusquement et

en agitant ridiculement ses mains sanglantes.



Les premiers temps du règne de Scheherazade furent heureux, c'est-à-dire que le peuple de Bagdad continua à souffrir à peu près les mêmes maux, à payer les mêmes impôts, à supporter les mêmes injustices et les mêmes misères, mais cet état de choses qui faisait détester Schariar fit adorer Scheherazade. Les peuples sont ainsi faits. Leur sort est uniformément pitoyable et leur bonheur n'est jamais qu'imaginaire. Scheherazade inaugura donc un règne heureux. On le lui répéta même si souvent qu'elle commençait à s'étonner de ce que son bonheur ne fût pas égal à celui de ses sujets. Cette disproportion la vexait. Donc, lorsque Schehera-

zade eut dormi autant qu'elle voulait, quand elle se fut parée de tous les bijoux du trésor de Schariar, quand elle se fut montrée au peuple et fut rassasiée de ses acclamations, quand elle eut rebâti son palais, replanté ses jardins, changé de place les kiosques, les fontaines et les bosquets, fait pendre le grand vizir Kerendar, elle s'aperçut qu'elle n'était pas plus heureuse que du vivant de Schariar. Le soir venu, quand elle montait sur la terrasse de son nouveau palais, quelque chose lui manquait. Elle se sentait oisive et incertaine. Scheherazade avait l'habitude de raisonner ses impressions. Ayant bien réfléchi, elle reconnut que les histoires qu'elle contait chaque soir à Schariar lui entretenaient l'esprit dans une fortifiante et ingénieuse activité. Il lui fallait en inventer le sujet, en imaginer les circonstances. Le jeu cessé, il

s'ensuivait pour elle une sorte d'engourdissement spirituel qui n'était rien moins qu'une forme discrète de l'ennui. Mais, à cet état, comment remédier? Elle ne pouvait pas, cependant, grouper autour d'elle ses suivantes et ses gardes pour s'en faire un auditoire. Elle en eût détesté les complaisances et méprisé les applaudissements. Restait la ressource d'écrire ces histoires, mais elle savait qu'à être écrites les histoires contées perdent fort. Aux siennes, si merveilleuses qu'elles fussent, manqueraient le son de sa voix, la grâce de son geste, la malice et le mystère de son sourire et de ses yeux. Sa réputation universelle de grande conteuse risquerait d'y perdre. Ces constatations augmenteraient son ennui. Les journées lui semblaient longues et l'approche de la nuit l'agitait. Pour se distraire, Scheherazade eût pu recourir à des plaisirs

qui, pour être silencieux, n'en sont pas moins vifs, mais elle savait à peu près tout l'agrément que l'on peut attendre des étreintes physiques et l'amour ne s'improvise pas, pas plus pour les sultanes que pour les filles de savetier. Et puis, quand on est au faite des honneurs, on est adulé, on est respecté, on est craint. Il est bien difficile d'être aimée.

Scheherazade allait souvent rêver à ces choses dans son kiosque de cristal, le seul qu'elle eût conservé des anciens jar lins. Le bruit des jets d'eau berçait ses pensées et il lui semblait que leurs voix fluides lui contaient une invraisemblable histoire, mais, hélas! la voix de l'eau n'est pas la voix humaine! Tout à coup, Scheherazade tressaillit. Une idée soudaine lui traversait l'esprit. Ne serait-ce pas amusant pour elle qui avait tant conté d'entendre conter à



son tour? Pourquoi n'essayerait-elle pas? Certes, comme Schariar elle ne ferait pas décapiter le conteur ennuyeux! Elle se contenterait de lui faire couper les oreilles pour le punir de n'avoir pas su charmer les siennes. Scheherazade n'était pas cruelle; elle se repentait même un peu d'avoir fait pendre le pauvre Kerendar. Maintenant, elle était plus sage, mais la sagesse a ses heures d'ennui. Décidément, elle convoquerait les conteurs. La nouvelle en serait publiée demain dans Bagdad...

Elle le fut et y produisit le meilleur effet. La merveilleuse histoire de Scheherazade, la fille du savetier, devenue sultane favorite du grand Schariar, avait mis les contes à la mode et cette mode avait fait naître un nombre infini de conteurs. Il n'était guère de maison à Bagdad où l'on ne contât. Les veillées retentissaient de récits fabuleux,

pleins de péripéties et de prodiges. Il s'était formé des assemblées ou académies où l'on se réunissait à certains jours pour écouter les nouvelles compositions des membres de l'association. Ces sociétés avaient institué des concours et distribuaient des prix. Il en résultait des vanités singulières, des rivalités ardentes et des animosités qui allaient jusqu'à la haine. Ces cénacles se jalousaient âprement. Bref, une véritable fureur littéraire s'était emparée de Bagdad. On juge de l'effet que produisirent l'appel lancé par la sultane aux conteurs et l'invitation qu'elle leur faisait de la venir distraire. Les concurrents disposés à prendre part à l'épreuve pouvaient se faire inscrire chez le grand maître du palais. La clause des oreilles coupées en cas d'échec inquiéta bien un peu, mais la vanité des conteurs bagdadiens était si forte qu'aucun d'eux n'admet-

tait la possibilité d'avoir à subir un pareil outrage. Leur talent ne leur garantissait-il pas l'heureuse issue de l'aventure? Le plus modeste était persuadé que, dès que Scheherazade aurait entendu son conte, elle s'empresserait de l'en récompenser magnifiquement. L'ordre des conteurs serait tiré au sort.

Le premier que le sort favorisa fut Mardouk. C'était un petit homme laid et prétentieux. Il avait pour lui-même une estime infinie, aussi ne doutait-il pas que Scheherazade, lorsqu'elle l'aurait entendu, s'en tiendrait là et à lui et l'attacherait à sa personne. Aussi fut-ce plein d'une assurance admirable qu'il se présenta au palais. Malgré que ses rivaux méprisassent Mardouk et le jugeassent un petit esprit, ils n'en étaient pas moins quelque peu anxieux. Les femmes ont si mauvais goût que l'on n'est

jamais sûr de la justesse de leur choix et leurs caprices déroutent toutes prévisions. Quant à Mardouk, il était certain de sa réussite. Cela se voyait à la façon dont il monta en boitillant sur ses jambes torses l'escalier qui conduisait à la terrasse du palais où l'attendait Scheherazade. Mardouk, pour la circonstance, avait fait toilette. Il s'était fait coudre par le meilleur tailleur de Bagdad un habit qui l'avantageait et il s'était coiffé d'un volumineux turban surmonté d'un piquet de plumes. Les cheveux taillés de frais et la barbe parfumée, il se sentait animé d'un vaste orgueil. En effet, les confrères de sa corporation avaient tenu à l'accompagner jusqu'à la porte du palais et une grande foule de peuple s'était jointe à eux. Ce fut dans ce cortège imposant que Mardouk se présenta au palais. Quand il y eut été admis, la

foule ne s'était pas dissipée. Une grande animation agitait les groupes. Des discussions s'élevaient sur le talent de Mardouk. La nuit avait beau s'avancer, les conversations ne cessaient pas; cependant, elles se turent soudain quand la grande porte de bronze du palais s'ouvrit brusquement et qu'on vit reparaître Mardouk. La robe en désordre, le turban déroulé, il tenait précieusement dans un morceau d'étoffe ses deux oreilles coupées.

L'exemple de Mardouk ne découragea pas ses rivaux. Chaque semaine, celui que le sort désignait montait sur la haute terrasse du palais de Scheherazade. Elle écoutait avec soin l'histoire qu'on lui débitait, mais elle était obligée de reconnaître qu'elle n'y prenait pas grand plaisir. Les inventions merveilleuses, qui la divertissaient fort quand elles naissaient dans son esprit, lui

paraissaient sans intérêt lorsqu'elle les entendait de la bouche d'un autre. Que ces aventures sont donc monotones avec leurs lampes merveilleuses, leurs jarres enchantées, leurs génies, leurs monstres, leurs trésors, leurs voyages, leurs grottes, leurs sortilèges et tout ce à quoi se plaît la pauvre imagination des hommes! Que tout cela est donc vain et fastidieux! Si bien que Scheherazade, après un certain nombre d'essais et un certain nombre d'oreilles coupées, laissa, découragée, repartir les conteurs sans exiger d'eux le gage auriculaire qu'elle eût été en droit de leur réclamer. Qu'avait-elle à faire de ces billevesées et de ces bourdes? Personne ne serait donc capable de soulager son ennui? Excédée, elle en arrivait à congédier les conteurs avant même qu'ils lui eussent déballé leurs sornettes. Ceux-ci, atteints en leur vanité, ne manquaient pas

d'attribuer leur échec à des causes qui leur en adoucissaient l'amertume. Des langues venimeuses répandaient dans Bagdad des propos sournois et malveillants. Il se répétait à voix basse que la sultane, affaiblie d'esprit et abaissée d'intelligence, n'était plus en état d'apprécier les beaux récits des conteurs bagdadiens. Des chansons et des épigrammes coururent sur son compte, où elle était vilipendée.

Pour se distraire de ses déconvenues, Scheherazade errait dans ses jardins. Ils lui paraissaient extrêmement vides. La solitude lui pesait. Le bruit de son pas répété par l'écho la faisait tressaillir. En vain les bassins élançaient leurs jets d'eau, en vain les fleurs épandaient leurs parfums, en vain chantaient les oiseaux, Scheherazade se sentait mélancolique et abandonnée. Le respect qui l'entourait, en lui montrant

l'étendue de sa puissance, lui en faisait voir l'inutilité. Elle en arrivait presque à regretter les baisers ponctuels et barbus de Schariar, ses solides étreintes, sa voix rude, mais qui parfois savait louer sa beauté. Parfois Scheherazade songeait à voyager, à parcourir son royaume. Montée sur la plus haute terrasse de son palais, elle regardait l'horizon. Le fleuve traversait la ville, de son cours majestueux et monotone où se reflétaient les minarets des mosquées. Au delà, une campagne immense s'étendait jusqu'à de lointaines montagnes. Elle voyait les aigles planer au ciel et les troupeaux tacher la verdure des prairies arrosées par le fertile lacs des canaux. Parfois, elle apercevait quelque caravane en route vers Bagdad. N'apporterait-elle pas, au pas rythmé des chameaux, la nouvelle inattendue, le bijou rare, la présence unique, le



visage merveilleux? Et elle songeait avec regret au temps où la vie était faite pour elle de misère et d'inconnu, où, petite fille du savetier, elle mangeait des écorces de pastèques ramassées dans les détritibus des marchés, tandis que pullulait la vermine dans les loques qui couvraient mal sa jeune peau nue.

Ce fut dans l'un de ces jours de tristesse que l'on vint annoncer à Scheherazade l'arrivée d'une grande caravane. Du fond de la contrée des Garamides, à travers les déserts de la Bogdiane, elle avait gagné Bagdad au prix de mille fatigues et de mille dangers, pour offrir à la sultane des présents que lui adressait le roi de ce pays. Les hommes qui la composaient ne ressemblaient à ceux de Bagdad ni par le vêtement, ni par la figure. Parmi eux s'en trouvait un qui passait pour un conteur

célèbre et prétendait tenter l'épreuve. Il était de haute stature et portait le visage soigneusement voilé, comme une femme. On le disait de grande race et de famille princière. Il sollicitait la faveur de conter devant la sultane. A cette demande, Scheherazade avait haussé les épaules. A quoi bon tenter une fois encore une expérience inutile? Que lui voulait donc cet étranger présomptueux? Celui-là, par exemple, elle ne l'épargnerait pas. Pour punir son audace, elle lui ferait non pas couper les oreilles, mais trancher la tête. Tant pis pour lui et qu'on lui dise qu'elle l'attendait le lendemain!

C'était une nuit chaude et lumineuse pareille à celle où avait été assassiné Schariar. Les étoiles luisaient et la lune était levée. Scheherazade, étendue sur ses coussins de cuir parfumé, écoutait, comme cette

nuit-là, le murmure des fontaines en respirant l'odeur des roses. Elle se sentait étrangement troublée. Elle aurait voulu baigner son corps fiévreux dans une eau glacée pour en éteindre l'ardeur inquiète. Dès qu'elle en aurait fini avec l'étranger présomptueux, elle se plongerait dans la piscine souterraine dont les eaux provenaient d'une source si profonde qu'elles avaient l'étincelante transparence du diamant; mais auparavant elle commanda que l'on introduisît l'homme aux contes. A l'instant, il parut.

Il était, en effet, de haute taille et semblait de complexion robuste et élégante. Une ample robe l'enveloppait tout entier et sa figure était couverte d'un voile. Au lieu de se prosterner aux pieds de la sultane, il se tint debout devant elle. Elle le considérait avec curiosité. Quelles paroles al-

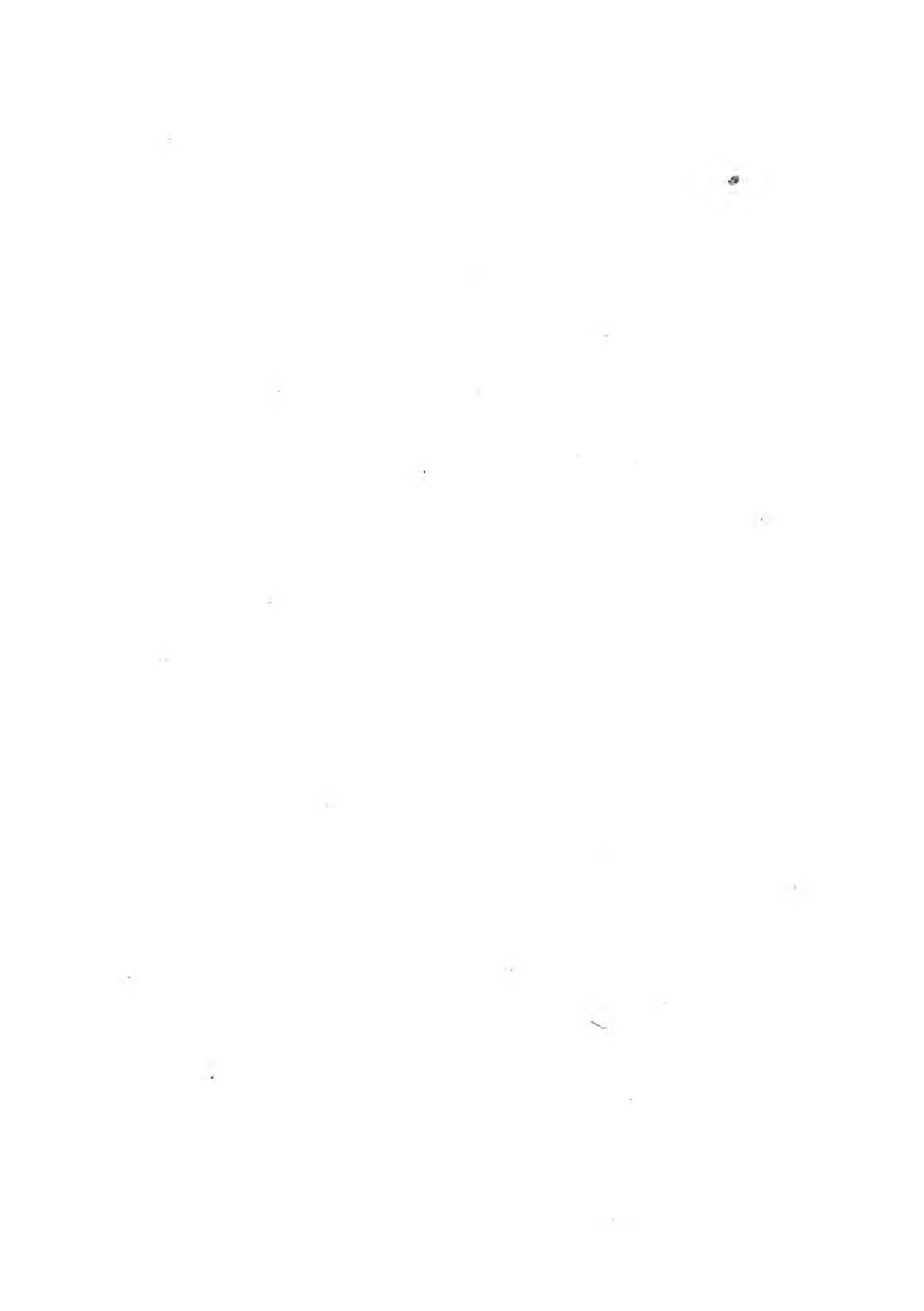
laient sortir de cette bouche secrète? Scheherazade se sentait soudain intéressée. Soudain, il lui semblait que le cuir de ses coussins devenait d'une fraîcheur délicieuse, que les étoiles étaient plus brillantes, la lune plus argentée. L'air avait un goût particulier. Les fontaines murmuraient plus harmonieusement; les roses étaient plus odorantes. Tout à coup, dans l'ombre soudain divine, un rossignol chanta. L'étranger se taisait toujours et demeurait voilé. Scheherazade se taisait aussi, le cœur palpitant, et elle baissait les yeux.

Quand elle les releva, l'homme s'était dévoilé et la regardait, le visage nu, un doigt posé sur ses lèvres. Il était beau, beau comme le bonheur et l'aurore, et il continuait à se taire et cependant Scheherazade entendait sortir de cette bouche taciturne



les muettes paroles du plus merveilleux des contes, celui que l'Amour dit au silence et qui contient toute la beauté de la mort et de la vie.

# **LE VRAI BONHEUR**



**J**'AI beaucoup connu cette charmante femme, et je l'ai connue à une époque de ma vie où, comme on dit, j'avais à peu près cessé d'aller « dans le monde » et où mon goût de la Société me portait à le satisfaire, plutôt que dans les salons à la mode, par des intimités avec des personnes qui se tenaient volontairement à distance et à l'écart des banalités mondaines, certaines particularités d'existence ou certain raffine-



ment d'esprit les empêchant de se contenter du plaisir qu'offre une mise en commun de vanités et d'élégances. En un mot, je me sentais attiré, non par les aventuriers et les irrégulières, mais par les hommes et les femmes qui entendent vivre pour eux-mêmes, à leur façon et à leur guise, selon leur fantaisie ou leur nature, sans tenir compte des commentaires plus ou moins malveillants que ne manque pas de provoquer une attitude dont l'origine est moins une « pose » qu'un besoin de liberté et d'indépendance. Paris compte bon nombre de ces réfractaires aux obligations sociales et à l'embrigadement mondain, qui se débent à leur milieu et s'organisent à part de quoi passer leur vie à leur gré. Beaucoup de ces isolés sont amenés à ce parti par le goût et la pratique de quelque art qu'ils cultivent en amateurs ou par quelque origi-

---

nalité de caractère. Dans ces flots de société, la littérature, la peinture, la musique sont souvent en honneur et on a chance d'y rencontrer des personnalités, sinon tout à fait exceptionnelles, du moins intéressantes par le souci de se choisir des conditions de vie à leur convenance et en dehors des cadres conventionnels.

Sans faire partie de ces récalcitrants, j'étais porté vers eux par une secrète sympathie. Je trouvais à les fréquenter un agrément que je ne rencontrais pas ailleurs et, auprès d'eux, je me sentais plus à l'aise que dans aucune autre compagnie. J'éprouvais à leur endroit un véritable attrait et j'employais à les observer et à les connaître un zèle que je n'eusse jamais mis à m'acquérir de ces relations utiles et flatteuses dont on tire profit et vanité. J'avoue que, dans cette recherche, j'étais poussé aussi par un sen-

timent de curiosité pour les raisons qui avaient conduit ces affranchis du monde à se cantonner en marge de ses groupements. A cette curiosité s'ajoutait le plaisir que j'ai toujours pris au contact des singularités intellectuelles, morales ou sociales. J'aime ce qu'on appelle les originaux, les extravagants. Je les aime dans la littérature et dans l'histoire, et il ne me déplait pas d'en rencontrer des exemplaires vivants, même dépouillés des prestiges de la légende et de l'imagination, et réduits à leur propre réalité.

Ce fut à cette curiosité que je dus, à l'époque dont je vous parle, ma liaison avec l'étrange et falot personnage que fut le comte de Barnejac. On sait la réputation qu'il a laissée et qui est encore l'aliment des anecdotiers et des chroniqueurs du Paris d'hier dont il fut une des figures les plus

pittoresques. Celle qu'il faisait de son vivant avait de quoi intriguer et attirer, ce qui fut mon fait. Musicien mystérieux dont personne n'avait jamais ouï une note, peintre qui ne montrait pas ses toiles, poète qui cachait ses vers, M. de Barnejac exerçait une sorte de fascination véritable, due au mystère même dont il s'entourait et à des prétentions artistiques que ne justifiait aucune preuve de talent. Très rond, très maigre, vêtu avec une extrême recherche, M. de Barnejac exhibait d'étonnants gilets, taillés en des soies japonaises, et des cravates d'une extraordinaire variété. Sa main aux ongles aigus s'appuyait sur des pommes de canne finement ciselées, et le revers de ses rigides redingotes s'ornait de fleurs rares. Il habitait un hôtel curieusement aménagé où il avait fait établir une piscine dont les eaux colorées étaient se-

mées de paillettes d'or. Il passait pour élever des serpents auxquels il ne donnait à manger que des oiseaux exotiques. Bref, il était l'incarnation de tous les raffinements de décadence, ce qui ne l'empêchait pas, disait-on, de gérer fort âprement une fortune considérable. Tel qu'il était, il faisait figure dans le Paris d'alors et il me parut amusant de franchir le seuil de son hôtel où n'était pas admis qui voulait. Certaines circonstances m'en facilitèrent l'accès et je pris pied, sinon dans l'amitié de M. de Barnejac, du moins au nombre des humains dont il consentait à admettre et à reconnaître l'existence. Cela me valut d'entendre M. de Barnejac pérorer interminablement de sa voix de fausset, et de façon non dépourvue, certes, d'un certain esprit satirique et d'une indéniable faconde gasconne. A cette faveur s'ajouta celle de jeter un coup

---

d'œil sur quelques-unes des œuvres picturales que M. de Barnejac dérobaît jalousement aux regards des profanes, d'écouter quelques musiques de sa composition et de feuilleter les vélins enluminés sur lesquels étaient calligraphiées ses élucubrations poétiques. Ces expériences me permirent de constater que M. de Barnejac n'avait vraiment aucun talent et je m'aperçus qu'il était également vaniteux, égoïste et méchant et, au fond, le plus plat des bourgeois, une fois passées ses heures de comédie et mise au rancart la défroque du rôle où il apparaissait sur une scène truquée et dans un décor de carton. Cette désillusion se compliqua plus tard d'autres désagréments et il me fallut, un jour, mettre fin à des relations fâcheuses dont je me tirai à temps, non sans le regret de m'y être un peu trop attardé.

J'aurais dû conserver mauvais souvenir

de M. de Barnejac; il n'en est rien et je lui dois au contraire une certaine reconnaissance. Durant le temps où je le fréquentai, il m'amusa extrêmement et m'offrit en lui un curieux exemplaire d'égoïsme et de vanité. Il me montra à quel point un égoïste peut être dur aux pauvres et aux faibles, et à quelle bassesse peut arriver un vaniteux devant les riches et les puissants. Ces constatations, me dira-t-on, ne sont pas rares, mais celle que me fournit M. de Barnejac fut d'une remarquable qualité. Et puis ce fut autre chose que je dus encore à M. de Barnejac. N'est-ce pas lui qui me fit connaître la charmante femme dont il s'agit et chez qui il me conduisit, un jour, je ne sais plus à quel sujet, lui qui m'introduisit dans la petite maison qu'habitait, au fond d'Auteuil, M<sup>me</sup> de Gaillandre, non loin de chez Jean Lorrain et de chez M. de Goncourt...



**L**A maison de M<sup>me</sup> de Gaillandre était séparée de la rue par un bout de jardin dont l'allée sablée tournait autour d'un gazon encadrant un parterre aux quatre coins duquel s'élevaient quatre buis taillés. Sur le sable de l'allée ou parmi l'herbe se promenaient plusieurs tortues dont les carapaces bien entretenues bombaient leur écaille arrondie. Le jardin traversé, on arrivait à une porte peinte en bleu, sur le vantail de laquelle était clouée une grande chauve-souris de bronze aux ailes onglées et aux oreilles pointues. Une main de Fathma en cuivre pendait à la chaîne de la sonnette dont l'appel ne retentissait pas



en drelin-drelin, mais se répercutait à l'intérieur avec un grondement de gong. La porte s'entr'ouvrait et on se trouvait en présence d'un serviteur indien coiffé d'un turban de mousseline blanche et qui s'inclinait en silence. A travers un vestibule dont le pavement était couvert de fauves peaux de tigre étalées, l'hindou vous conduisait dans un vaste salon, aux murs tendus de cachemires précieux et d'étoffes brillantes, sur lesquels se détachaient de vives et fines miniatures persanes. Des Princes et des Sultans, montés sur des chevaux roses, le faucon au poing, foulaient une herbe fleurie de tulipes où s'allongeait l'ombre en fuseau des cyprès et où des colombes buvaient en roucoulant au bassin d'une fontaine dont l'eau attirait à sa fraîcheur des mendiants en haillons et des biches tachetées. Aux angles du salon, des

vitaines contenaient des objets de jade, de pierres dures et de cristal, parmi lesquels plusieurs éléphants de diverses tailles et de différentes matières, quelques-uns, même, sans valeur artistique, en ivoire et en ébène, car l'éléphant est considéré par les orientaux comme un porte-bonheur, de même que la chauve-souris est tenue pour telle par les Chinois. Dans la salle à manger attenant au salon luisaient des panoplies d'armes, casques et armures damasquinées, sabres courbes, arcs et flèches mongoles, boucliers ronds, étriers. Tout ce décor asiatique rappelait à M<sup>me</sup> de Gaillandre le séjour qu'elle avait fait aux Indes, lors de son voyage de noces.

M<sup>me</sup> de Gaillandre en avait conservé un éblouissant souvenir : réceptions chez les rajahs, danses de bayadères, fêtes de nuit en de féeriques jardins illuminés, prome-

nades en longues pirogues sur des lacs jonchés de nymphéas, chasses dans la jungle, visites de temples et de pagodes, mais, de tous ces souvenirs, le plus précieux avait été celui du bonheur qu'elle avait connu en ces mois de lune de miel, dont, hélas, l'enchantement s'était vite dissipé au retour, car, une fois revenu à Paris, M. de Gaillandre était trop vite devenu un mari comme les autres, c'est-à-dire inattentif et indifférent, parce qu'il se sentait aimé, jaloux parce qu'il était infidèle et cherchant dans les rats de l'Opéra le rappel des bayadères. Germaine de Gaillandre avait mal supporté ces mécomptes et le désaccord du ménage s'était accentué au point qu'une séparation à l'amiable était intervenue. M. de Gaillandre avait repris sa liberté, laissant à sa femme les collections qu'il avait rapportées des Indes et le droit de disposer

de sa vie comme elle l'entendrait. De ce droit, Germaine de Gaillandre n'avait guère usé. Son cœur n'avait pas remplacé l'infidèle qui, d'ailleurs, n'avait pas joui longtemps de sa nouvelle vie de garçon. Trois ans après la séparation, il était mort des suites d'un accident de chasse. Devenue veuve et déjà avant son veuvage, Germaine de Gaillandre avait essayé de s'organiser une existence supportable. Intelligente et cultivée, n'aimant pas le monde et la mondanité, elle s'était créé des relations agréables parmi ces « réfractaires » dont je vous parlais tout à l'heure et qui, vivant par goût en marge de la société, en constituent une où se rassemblent les transfuges de la cohue du Tout-Paris.

C'est ainsi que la petite maison d'Auteuil était devenue, sinon un « salon » au sens parisien du mot, du moins un lieu de réu-

nion fort agréable. J'y ai vu plus d'une fois M. de Goncourt rendant visite à sa voisine, très beau sous ses cheveux blancs, avec son noir regard, en sa distinction de vieux gentilhomme à laquelle se mêlait on ne savait quoi d'un rapin du temps de Gavarni. J'y ai entrevu parfois Jean Lorrain, la chevelure poudrée d'or, les yeux passés au mascaro, intarissable en histoires abracadabrantes, en anecdotes et en potins, mais les visiteurs habituels de M<sup>me</sup> de Gaillandre étaient d'ordinaire des personnalités moins marquantes. M<sup>me</sup> de Gaillandre ne recherchait pas les « célébrités » ; elle n'avait rien de la « maîtresse de maison ». Elle aimait qu'on se plût chez elle, et qu'on vînt à elle, mais elle ne racolait pas sa clientèle. Elle se contentait d'accueillir ses amis, les anciens comme les nouveaux, avec gentillesse et bonne grâce, tenant entre eux la balance

égale et n'y choisissant pas de favoris ni de privilégiés. Chez elle, on causait librement, on dînait finement, on faisait de la musique. Cela formait une petite société intéressante qu'égayaient quelques figures bizarres et fautes. Quelquefois on faisait tourner les tables et on évoquait les esprits, car M<sup>me</sup> de Gaillandre avait une certaine curiosité pour ces expériences. Elle n'était certes ni spirite ni théosophe, mais l'au-delà et plus spécialement l'au-delà de nous-même l'intéressait. « Elle s'inquiète de l'avenir de son moi », disait ironiquement M. de Barnejac pour qui le présent de son moi était une occupation suffisante à son égoïsme. De ces jeux de coups frappés, l'organisateur habituel était le peintre Massot. Les Gaillandre l'avaient connu aux Indes où il peignait les belles toiles qui ont fait sa réputation, tout en fréquentant des prêtres bouddhistes, des

brahmanes, des faiseurs de tours. On l'appelait par plaisanterie le « Fakir », car il était presque aussi maigre que Barnejac. D'ailleurs, ils se détestaient.

Barnejac, en effet, ayant eu vent de l'existence du petit cénacle d'Auteuil, avait fait ce qu'il fallait pour y être admis et, jusqu'à un certain point, apprécié, c'est-à-dire qu'il avait dissimulé de son mieux sa vilaine nature et n'avait montré que l'aspect supportable et même presque séduisant de lui-même. M<sup>me</sup> de Gaillandre le goûtait assez pour lui avoir laissé prendre sur elle un semblant d'influence. Fort connaisseur en modes, toilettes, parures et colifichets, grand amateur d'élégances féminines, Massot le désignait sous le sobriquet de « la vieille habilleuse », mais ses conseils étaient volontiers écoutés par la jeune femme. Il la guidait dans ses achats et c'était lui qui lui

avait fait acquérir le beau collier de perles qu'elle ne quittait guère, et qui avait appartenu, prétendait Barnejac, à l'Impératrice Joséphine. Elle consultait volontiers Barnejac, qui me tenait alors en grande faveur et lui proposa de m'amener chez elle, me représentant à ses yeux comme un garçon bien élevé, de bonne compagnie et dont elle pourrait tirer de l'agrément. Cette garantie me valut, de la part de M<sup>me</sup> de Gaillandre, un aimable accueil. La sympathie que nous éprouvâmes l'un pour l'autre devint assez vite une véritable amitié. M<sup>me</sup> de Gaillandre méritait d'en inspirer et on lui eût même voué des sentiments plus tendres et plus passionnés, si elle ne vous eût fait comprendre que l'amour ne tiendrait plus jamais aucune place dans sa vie et qu'on se le tint pour dit.

C'était, et je ne saurais assez vous le répé-



ter, une charmante femme et elle me plut dès l'abord. Je la revois encore telle que je la vis pour la première fois, le jour où j'enjambai les tortues porte-bonheur du petit jardin, où le serviteur au turban blanc me fit passer sur les peaux de tigre et m'introduisit dans le salon indien parmi les éléphants de jade, de cristal, d'ivoire et d'ébène qui y exerçaient la fonction de porte-veine, ainsi que me l'expliquait M. de Barnejac en attendant que parût M<sup>me</sup> de Gaillandre. Sa présence, tout de suite, m'enchantait quoiqu'elle ne fût vêtue ni en Sultane, ni en Ranie, mais en Parisienne, sobrement et finement élégante. Rien en elle du type « Princesse de légende » si à la mode en ce temps-là, malgré le fameux sautoir de perles, car elle le portait avec autant de simplicité que si c'eût été quelque article de Paris sans autre valeur que

---

le caprice d'un moment. Son accueil était plein de gentillesse et presque de timidité. Tout en parlant, ses fines mains caressaient les grosses perles de son collier d'un geste machinal; parfois, elle s'arrêtait de parler, distraite et comme absente, puis elle revenait à vous avec un délicieux sourire et maintes paroles avenantes. Telle qu'elle m'apparut en cette première entrevue, telle je la retrouvai toujours par la suite. Elle avait dans la conversation de la fantaisie et de la gaieté, mais sa conversation était coupée de fréquents silences et l'on voyait alors sur son aimable visage se peindre une expression d'inquiétude et d'anxiété. Quand je la connus mieux, je m'aperçus que cette expression inquiète et anxieuse n'en disparaissait jamais complètement; elle y demeurait comme sous-jacente, diffuse, éparse. Parfois elle s'y formulait plus dis-

finctement et elle y devenait de l'angoisse. D'où venait cette angoisse? Je le sus quand notre amitié nous permit de nous mieux connaître. Celle de M<sup>me</sup> de Gaillandre n'était pas seulement constante, elle était courageuse, car, lorsque je me brouillai avec M. de Barnejac, M<sup>me</sup> de Gaillandre n'hésita pas à prendre mon parti et à me conserver auprès d'elle, malgré les objurgations rageuses de M. de Barnejac qui réclamait ma « mise à la porte ». M<sup>me</sup> de Gaillandre résista et M. de Barnejac ne reparut plus. J'avais rendu, sans le vouloir, service à Germaine de Gaillandre en la débarrassant de ce vilain homme.

Hélas! la pauvre M<sup>me</sup> de Gaillandre devait rencontrer d'autres dangers où je ne pourrais rien pour la préserver. Et cependant se méfiait-elle assez des pièges de la vie et des embûches de la destinée!

---

Cela se voyait à tout ce que faisait la charmante femme pour détourner d'elle les mauvais sorts qui rôdent autour de nous. Elle s'entourait de toutes sortes de fétiches et d'amulettes, de porte-bonheur et de porte-veine de toutes les espèces. La main de Fathma qui pendait à la chaîne de la sonnette, la chauve-souris de bronze clouée au vantail, les tortues du petit jardin, les éléphants aux trompes hautes ou abaissées faisaient partie de cet arsenal défensif à l'abri duquel M<sup>me</sup> de Gaillandre se réfugiait. Elle était absurdement et enfantinement superstitieuse et elle observait religieusement toutes les pratiques recommandées. Je n'énumérerai pas ses crédulités et tous les présages et pronostics auxquels elle était attentive. Elle croyait à la néfaste influence du nombre treize et du nombre seize, aux couteaux croisés, aux premières marches

d'escalier montées du pied gauche, aux trois bougies, à que sais-je encore ! Tout lui apparaissait comme plein de périls qu'il fallait conjurer, certes, mais qu'il importait aussi de prévoir, ce pourquoi elle avait recours aux somnambules, aux devineresses, aux tireuses de cartes, aux chiromanciennes, à toutes les sortes de sibylles et de voyantes, à toutes les exploiteuses de notre crainte et de notre curiosité de l'avenir. De ses superstitions et de ses crédulités elle était la première à convenir et à se moquer pour qu'on lui en épargnât la raillerie, mais ces pratiques tenaient une grande place dans sa vie et elle conservait soigneusement dans un tiroir les trois épis de blé et le petit bout de bois qui sont le plus sûr talisman contre la mauvaise fortune et contre le mauvais sort.

Entre toutes ces sibylles, elle témoignait d'une particulière confiance envers celle

---

qu'elle appelait en riant « l'Argus de la rue Greuze ». Au rebours de la plupart de ses congénères, cette marchande d'avenir n'avait pas cru utile de se parer d'un pseudonyme sibyllin. Elle ne s'était dite ni de Cumes, ni d'Endor, ni de Memphis et elle répondait tout bonnement au nom prosaïque de Quittenard. M<sup>me</sup> Quittenard était une dame correcte et respectable, d'une soixantaine d'années, sagement corpulente, au visage plein, encadré de bandeaux grisonnants. Elle avait les yeux petits et vifs, le nez flaireur et pointu. Elle ressemblait à une sorte de caissière tenant à jour le grand livre du Futur et elle exerçait cette fonction avec une modeste simplicité. Elle ne se vantait pas de tout savoir, mais se reconnaissait capable de soulever un coin du voile où s'enveloppe notre destinée. Toute science n'a-t-elle pas ses bornes et la sienne

avait ses limites. Elle en convenait volontiers et cette réserve prudente ajoutait à l'autorité de ses oracles. J'ai plus d'une fois accompagné M<sup>me</sup> de Gaillandre chez cette Pythonisse en chambre. Elle occupait, rue Greuze, un appartement bourgeoisement meublé. Mobilier d'acajou, fauteuils Louis-Philippe recouverts de crin, lampes pourvues d'abat-jour en lithophanie, cartonniers. On se fût cru dans une agence de location et cela ne sentait nullement la sorcellerie; ni chat noir au pelage satanique, ni crapaud familial. M<sup>me</sup> Quittenard recevait une clientèle sérieuse. Elle ne tenait pas bureau d'avenir pour cocottes en quête d'entreteneurs ou pour dames du monde à l'affût de liaisons fructueuses. Des personnages connus s'étaient assis sur les fauteuils de crin de M<sup>me</sup> Quittenard et avaient écrasé sur son parquet bien ciré les graines tom-

bées des mangeoires de la cage où M<sup>me</sup> Quittenard, en souvenir sans doute de la loge natale, enfermait quelques couples de serins des Canaries.

Bien que modeste, M<sup>me</sup> Quittenard n'en éprouvait pas moins une légitime fierté de certaines belles réussites prophétiques. N'avait-elle pas prédit la mort violente du Président d'une République Sud-Américaine et le tremblement de terre des îles Fidji? Mais plus qu'aux catastrophes publiques ou mondiales elle s'intéressait aux désastres privés et cherchait dans leur prévision des moyens de les conjurer. Elle s'était fait une spécialité des affaires passionnelles. Le cœur n'a-t-il pas son avenir et l'amour ses destinées? On venait chercher chez elle des conseils, des remèdes, des consolations ou des espoirs, surtout des espoirs, car nul ne renonce à être heureux et le



bonheur est toujours le but de nos visées. M<sup>me</sup> de Gaillandre, comme les autres, malgré sa sagesse apparente, conservait ce vœu secret, sans que pourtant elle se plaignît jamais de sa solitude sentimentale. Ses amis pouvaient croire qu'elle ne souhaitait rien d'autre que l'état présent où elle vivait. Ne l'entouraient-ils pas de leurs affectueuses attentions et n'y avait-il pas là de quoi lui suffire? Un cercle d'amitiés ne peut-il pas rendre indifférent à l'amour? Que pouvait souhaiter de plus une M<sup>me</sup> de Gaillandre, jolie, intelligente, riche et indépendante? Pourquoi sans cesse interroger l'avenir? Qu'aurait-il eu de mieux à lui offrir? Comment pouvait-elle perdre son temps avec une M<sup>me</sup> Quittenard? Ce fut ce que je me permis plus d'une fois de lui demander quand je fus entré assez avant dans son intimité

---

Un jour que je lui posais cette question, j'eus l'explication de l'ascendant qu'exerçait M<sup>me</sup> Quittenard sur sa fidèle cliente. Germaine de Gaillandre m'avoua que, depuis quelque temps, toutes les opérations et tous les calculs de M<sup>me</sup> Quittenard étaient unanimes à lui annoncer qu'un moment viendrait où sa vie changerait et qu'elle entrerait dans une ère nouvelle. A partir de cet instant, M<sup>me</sup> de Gaillandre connaîtrait de nouveau cet état merveilleux qu'on appelle le bonheur. Le bonheur! Tandis qu'elle me faisait timidement cette confidence, je considérais son visage, si souvent anxieux et, soudain, tout illuminé d'espérance et comme détendu de certitude. Ah! comme je souhaitais, et de tout cœur, que cette prédiction se réalisât. Pût M<sup>me</sup> Quittenard avoir dit vrai! Selon elle, M<sup>me</sup> de Gaillandre connaîtrait le bonheur quand

elle approcherait de quarante ans, mais elle le connaîtrait complet, absolu. Ainsi elle avait encore à attendre, mais après tout, pourquoi le bonheur ne viendrait-il pas un jour vers cette aimable femme? Le bonheur n'est pas impossible, et ne pouvons-nous en posséder au moins l'illusion? N'ai-je pas cru, moi, l'avoir trouvé?



**J**E ne vous dirai pas les circonstances de ma vie qui m'en donnèrent l'illusion. C'est une autre histoire et je ne vous la conterai pas. Elle fut la cause que je quittai Paris et que je crus m'en éloigner définitivement. Je me fixai à l'étranger sans idée de retour. Ce départ me sépara de M<sup>me</sup> de Gailandre, mais nous continuâmes à échanger des messages d'amitié, jusqu'au jour où mes

lettres restèrent sans réponse. J'y fus, je l'avoue, assez indifférent. Le cœur a des égoïsmes subits qui nous concentrent uniquement sur nous-mêmes. Que m'importait tout ce qui ne se rapportait pas à mes préoccupations d'alors? Elles étaient cruelles. Cependant un moment vint où je vis clair dans ma folie et dans ma douleur. Je rompis brusquement le lien qui m'attachait à un esclavage indigne. Une période de mon existence était terminée et mon exil n'avait plus de raison d'être. Il ne me restait plus qu'à tenter de renouer avec le passé. J'avais une famille, des amis, et je me résolus à revenir en France. Parmi les souvenirs qui m'y attiraient, celui de Germaine de Gaillandre était présent. Nous nous pardonnions notre mutuel silence. Je savais que je pouvais compter sur son indulgence. Mais qu'était-elle devenue? La retrouverais-je en

sa petite maison d'Auteuil, avec ses tortues et ses éléphants porte-veine, en sa foi aux prédictions de l'honorable M<sup>me</sup> Quittenard?

Dès mon arrivée à Paris, une de mes premières courses me conduisit vers Auteuil. La maison était inhabitée, les persiennes fermées, la grille du petit jardin close. Plus de tortues dans les allées. Cet aspect d'abandon me remplit de mélancolie. Tout change avec le temps, les lieux comme les êtres. Des petites sociétés que je fréquentais, combien subsistaient encore? Que de noms la mort rature sur notre livre d'adresses! En ces pensées moroses, je me dirigeai vers le Cercle dont je n'avais jamais cessé de faire partie. Là aussi, je retrouverais sans doute des changements, quoique ces institutions aient une constance d'échiquiers où se meuvent des pions équivalents. Il y avait peu de monde dans les salons et

j'allais m'asseoir dans un des grands fauteuils de cuir favorables à la réflexion et si peu en accord avec ces lieux où, d'ordinaire, on pense peu, quand, du siège voisin, je vis se lever comme mû d'un ressort le comte de Barnejac. Je supposai tout d'abord que c'était mon indésirable présence, qui le mettait ainsi debout; aussi fus-je quelque peu étonné de le voir se tourner vers moi, l'air gracieux et la main tendue. L'absence et le temps avaient sans doute apaisé ses vieilles rancunes; les miennes étaient loin, et puis ne faisait-il pas partie, ce Barnejac, d'un passé vers lequel j'étais revenu pour rapprocher les débris vivants que j'en retrouverais?

Nous nous mîmes donc à causer et M. de Barnejac commença, comme de juste, à parler de lui-même. Durant mon absence il avait rompu le silence artistique qu'il

s'était imposé si longtemps. Il s'était enfin, comme il disait, « manifesté ». Le résultat de cette manifestation ne lui avait probablement pas procuré les satisfactions qu'il attendait. Ni l'opéra qu'il avait fait jouer, ni le volume de poésies qu'il avait publié, ni les toiles qu'il avait exposées, n'avaient échappé à la critique. D'ailleurs, comment s'attendre à quelque justice de la part d'un public imbécile et d'une presse vénale? Quant aux prétendues « élites », elles jaloussent quiconque d'elles se distingue de leur médiocrité. Il est vrai que tout cela n'avait aucune importance. Quand on porte un nom aussi chargé d'illustrations que celui de Barnejac, quelle sorte de gloire pourrait-on bien ajouter par la plume, le pinceau ou la lyre? Néanmoins, malgré le ton d'ironie hautaine et dédaigneuse qu'il affectait, il était sensible que M. de Barnejac avait

---

conservé, de cette aventure et de cette mésaventure dans le domaine des arts, une profonde amertume. J'en eus la preuve par le méchant plaisir qu'il prit à m'annoncer tous les malheurs qui avaient frappé de diverses façons nos amis de jadis. Que l'un eût été ruiné par des spéculations malheureuses, qu'un autre fût devenu infirme, que tel autre fût mort, tout cela semblait à M. de Barnejac une juste compensation à ses déboires personnels. Il en tirait une consolation qui s'exprimait sur son visage par un visible contentement. Le malheur d'autrui lui causait une joie sincère. Il avait ainsi passé en revue la plupart de nos anciennes connaissances communes, prélevant au passage la moisson d'événements fâcheux les concernant, et je remarquais qu'il n'avait pas prononcé le nom de M<sup>me</sup> de Gaillandre. Voyant cela, je pris le parti de la nommer



moi-même et à peine l'eus-je fait que je vis M. de Barnejac prendre une furieuse figure et, du coup, son fausset passa au plus aigu :

— Germaine de Gaillandre! Ah! celle-là, par exemple, c'est bien autre chose! Comment? vous ne savez donc rien? — s'écria-t-il avec une mauvaise humeur rageuse qu'il ne put dissimuler, — Germaine de Gaillandre, elle a fait une fin, et une fin assez inattendue, mon cher! elle est mariée, oui, et mariée d'amour, ce qui plus est. Figurez-vous qu'elle s'est toquée comme une folle d'un garçon de dix-huit ans, beau comme le jour. Elle l'a vu, elle l'a enlevé et, dit-on, épousé... C'est de la démence? On s'aime, on s'adore, on vit seuls à l'écart du monde, du côté d'Hendaye, et on est heureux, heureux, heureux...

Et M. de Barnejac fit une grimace douloureuse. Le malheur des autres ne compen-

sait pas le mal que lui faisait le bonheur d'autrui.

Le bonheur, ce bonheur complet, absolu, n'était-ce pas ce que l'honorable M<sup>me</sup> Quittenard, de la rue Greuse, avait prédit à M<sup>me</sup> de Gaillandre? Pour une fois que se réalisait une prédiction de devineresse, cela tombait bien. J'imaginai le visage de Germaine. Il devait avoir perdu son inquiétude de jadis et être maintenant tout illuminé de certitude heureuse. Cette idée me fut si agréable et me causa tant de plaisir que M. de Barnejac ne put supporter ma vue davantage. Il grommela je ne sais quoi, et en prenant congé de moi assez aigrement, il me lança cette pointe barnejacienne :

— Allez donc voir le peintre Massot, il pourra vous renseigner mieux que moi sur ce roman idyllique, car c'est chez lui que la belle a rencontré son jeune homme, mais

vous n'en êtes plus un, vous, de jouvenceau, mon cher!

Et il me tourna le dos après m'avoir tendu sa main griffue, ridée et sèche comme une feuille morte.



**J**E suivis le conseil ironique de M. de Barnejac et, le lendemain, je me rendis chez Massot. Je grimpai les cinq étages jusqu'à son atelier et je m'aperçus en effet, en les grimpant, que je n'étais plus un jouvenceau! Pendant que la vieille bonne prévenait le peintre de ma visite, je regardais les toiles accrochées au mur. C'étaient quelques-unes des lumineuses études que Massot avait rapportées de l'Inde et où se groupaient des personnages vêtus de jaune, de vert tendre ou de rose pâle, chaussés de

sandales et la tête enturbannée. Cette vue me faisait penser au salon indien de la petite maison d'Auteuil et à Germaine de Gaillandre, au temps où Massot, le « Fakir », comme nous l'appelions, faisait tourner les tables et y évoquait l'esprit de ce Sire de Barnejac qui, durant la Guerre de Cent ans, avait probablement contribué à procurer aux Anglais la capture de Jeanne d'Arc. Comme je rêvais ainsi, Massot parut. Il était toujours le « Fakir », toujours aussi maigre, toujours aussi long. L'excellent homme m'accueillit avec amitié. Je lui racontai ma rencontre au Cercle avec Barnejac. Que fallait-il croire de ses racontars ?

Des racontars, ce n'en étaient point et Barnejac ne m'avait dit que la vérité. C'était bien chez Massot que Germaine de Gaillandre avait rencontré Jean de Quer-

drun. Massot connaissait le père de ce jeune homme, un vieux fou qui habitait une gentilhommière sinistre en pleine Champagne pouilleuse. Jean de Querdrun, ses études achevées au Collège de Reithel, était venu faire son droit à Paris et Massot l'avait reçu chez lui sur la recommandation du père Querdrun. C'était d'ailleurs un gentil garçon, d'une beauté vraiment admirable. Il avait tout, la race, l'élégance, la grâce, la séduction, la distinction et comptait sans doute sur son beau physique pour charmer ses examinateurs, car il ne faisait exactement rien de rien. Il remplaçait les cours de l'École par la fréquentation des salles de gymnastique et de boxe, car il était d'une force corporelle remarquable. Ces soins pris, il vivait fort sagement, d'une modeste pension que lui faisait son père. Il en dépensait une bonne partie chez le coif-

---

feur et la manucure, car il était extrêmement occupé de sa personne. Il passait beaucoup de temps à sa toilette, mais ces coquetteries s'adressaient à lui-même, car les femmes semblaient ne tenir aucune place dans sa vie. Avec cela, très bien élevé, mais très secret et même assez mystérieux. Massot s'était demandé plus d'une fois ce que cachait cette réserve, puis il avait fini par considérer Jean de Querdrun comme demeuré très enfant en son adolescence et sa beauté de jeune dieu.

Le voyant souvent venir à son atelier et y passer des journées à feuilleter silencieusement des albums de croquis et à fumer des cigarettes, Massot lui avait, un jour, demandé de lui poser une figure d'un de ses tableaux. C'était à cette occasion et en costume de Prince indien que Germaine de Gaillandre avait vu pour la première fois

Jean de Querdrun. La séance terminée, ils avaient quitté ensemble l'atelier. Depuis, Massot n'avait plus revu Germaine de Gaillandre ni Jean de Querdrun. Que s'était-il passé entre eux? Massot l'imaginait assez bien. De la part de M<sup>me</sup> de Gaillandre, cela avait dû être le coup de foudre, l'irrésistible affolement sentimental et sensuel, une de ces passions soudaines qui ne connaissent plus qu'elles-mêmes, si violentes, si contagieuses, que n'y résistent pas plus ceux qui les inspirent que ceux qui les ressentent; ou bien Germaine de Gaillandre avait-elle cédé sans résistance et par surprise à quelque audace de jeunesse? Ce qui était plus probable, c'est qu'elle avait bondi avec toute la fougue de sa maturité secrètement ardente sur cette magnifique occasion offerte comme une revanche à sa longue solitude. Quant à lui, tel que le jugeait Mas-

---

sot, il avait dû « se laisser faire », flatté de l'effet que produisait sa beauté. Sans doute avait-il obéi plus à la vanité qu'à l'amour. Était-il capable d'amour et incapable de calcul? Massot l'ignorait. Tout ce qu'il savait, il l'avait appris par une lettre reçue quelques jours après la rencontre à son atelier, lettre signée des deux amoureux qui lui annonçaient leur départ pour l'Italie, pour le pays du rêve et du bonheur. Mais étaient-ils heureux?

Sur ce point Massot me rassura complètement. Le couple semblait jouir d'un bonheur parfait. Ce bonheur, quelques mois après sa fugue, Germaine de Gaillandre avait souhaité le légaliser en épousant, à trente-neuf ans, Jean de Querdrun qui en avait dix-huit. Massot avait été chargé d'obtenir du père de Jean l'autorisation à cette union, mais, à ces ouvertures, le vieux



gentilhomme champenois avait répondu par un refus. Depuis quand les blancs becs se marient-ils sans même avoir terminé leurs études? Un garçon qui n'avait même pas pris sa seconde inscription à la Faculté de Droit! C'était à pouffer de rire. D'ailleurs il avait fait choix pour son fils d'une petite cousine qui serait pour lui la femme qui convenait. Que M. Jean de Querdrun courût quelque peu l'aventure si cela lui plaisait! On en verrait la fin, et le gaillard reviendrait bien au bercail. « Et je vous jure, ajoutait M. de Querdrun père, qu'il n'y rentrera qu'avec la robe d'avocat! » Massot n'en avait pu rien titrer d'autre. Cette réponse communiquée à M<sup>me</sup> de Gaillandre ne l'avait pas trop émue et lui était parvenue dans la villa qu'elle avait louée près d'Hendaye et où « elle cachait son bonheur », ce bonheur qui affligeait tant M. de

Barnejac et qu'elle avait trouvé, sinon dans le mariage, du moins dans l'amour.

En nous quittant, Massot m'avait dit :  
« Vous devriez lui écrire. Elle vous aimait beaucoup, Germaine, et je suis sûr qu'elle serait contente d'avoir de vos nouvelles. Depuis que dure sa retraite au pays basque, elle doit commencer à attendre le courrier. La preuve, c'est que, le mois dernier, elle m'a demandé si je ne viendrais pas lui rendre visite. J'y serais allé bien volontiers, mais l'état de mes reins ne me permet plus guère de déplacements. N'en dites rien à ce bon Barnejac, si vous le voyez, il serait trop content, car vous connaissez ses plaisirs, et le témoignage d'amitié qu'il aime le mieux donner à ses amis est de suivre leur « convoi, service et enterrement ». C'est une belle âme. »



**J**E suivis le conseil de Massot et j'écrivis à l'adresse qu'il m'avait donnée une longue lettre à laquelle Germaine de Gaillandre répondit sur le ton le plus affectueux. Elle n'avait rien oublié de notre ancienne amitié et nos silences réciproques n'y avaient rien changé. Il y a dans les vies des circonstances, soit heureuses, soit malheureuses, qui font qu'elles nous bornent momentanément à nous-mêmes sans altérer les sentiments que nous conservons pour autrui. Elle me disait que, Massot m'ayant mis au courant des événements qui avaient transformé son existence, elle me connaissait assez pour être sûre de la part que je prenais à son bonheur. Elle m'avouait qu'il était complet, absolu, et que la prédiction de M<sup>me</sup> Quittenard s'était magnifiquement

---

réalisée. Une présence adorée illuminait ses heures. Certes, elle n'avait plus besoin de rien ni de personne, mais ses anciens amis lui étaient toujours chers, quoique son bonheur eût éloigné d'elle un certain nombre d'entre eux, mais elle en était d'autant plus reconnaissante à ceux qui lui étaient restés fidèles de cœur et de pensée. Puisque j'étais de ceux-là, elle serait contente de me revoir et de me faire connaître son bien-aimé Jean. Que je vinsse donc passer quelques jours à Hendaye, je leur ferais plaisir à tous deux. Le pays qu'ils habitaient était fort beau en cette saison et la villa qu'ils occupaient située sur la Bidassoa. De l'autre côté de l'estuaire se dressait Fontarabie et, si je m'ennuyais de leur compagnie, je pourrais aller m'en distraire à Biarritz ou à Saint-Sébastien. Eux ne quittaient guère leur maison basque et leur jardin.

Je ne me rendis pas immédiatement à l'invitation de Germaine de Gaillandre et je menai durant quelques semaines à Paris une existence assez mélancolique. J'avais des dispositions à prendre en vue de l'avenir, mais que serait le mien? Plus d'une fois, j'eus la velléité d'aller, moi aussi, consulter M<sup>me</sup> Quittenard, mais cette idée me faisait vite hausser les épaules. M'eût-elle, comme à M<sup>me</sup> de Gaillandre, prédit toutes les félicités, je n'eusse guère cru à sa prédiction. N'avais-je pas eu pendant quelque temps l'illusion d'être heureux, et que peut-on espérer de plus? Plût au ciel qu'il n'en fût pas de même pour Germaine de Gaillandre et que son bonheur fût durable, quelque tardif qu'il eût été et si aventureux qu'il me parût! Et quel bonheur, le bonheur dans l'amour! Qu'est-il, hélas, de plus fragile! Ce garçon si jeune et cette

---

femme de quarante ans! Oui, mais il y a dans les femmes de telles ressources de jeunesse qu'elles arrivent à déjouer la nature, et il y a tant de magie dans le fait d'aimer et d'être aimée!

Je m'en aperçus quand Germaine de Gaillandre vint me chercher à la gare d'Hendaye dans la petite voiture qu'elle conduisait elle-même. Elle était bien toujours la Germaine « d'avant », mais il y avait en elle on ne savait quoi d'assuré et de radieux; sur son visage rayonnait une expression de confiance, de sécurité et de certitude. Plus rien de cette anxiété qui s'y lisait auparavant. Tout en elle participait de cette assurance heureuse. Ses mouvements avaient plus de précision et de vivacité. Ce changement s'accusait dans toute sa manière d'être, dans ses gestes, dans ses regards, dans sa voix. Je la regardais avec

un vrai plaisir. Elle était très élégamment, mais très simplement vêtue et je remarquai qu'elle ne portait plus aucun bijou. Ni bagues, ni bracelets, ni son beau collier de perles. En cette « nudité » elle était plus charmante que jamais. Je le lui dis et elle sourit de son plus jeune sourire.

— On voit, n'est-ce pas, que je suis heureuse? — me dit-elle et, comme je me taisais, elle ajouta :

— Heureuse, oui, immensément. Comment ne le serais-je pas? Jean est si beau, si bon! D'ailleurs vous allez le voir.

La voiture s'était arrêtée devant une haie fleurie où s'ouvrait une porte rustique. Nous descendîmes. Elle attacha le cheval à un anneau et nous pénétrâmes dans le jardin. Je pensais aux tortues porte-veine du jardinet d'Auteuil. Ici, Germaine de Gaillandre n'avait plus besoin de ces fétiches. Lorsque

nous fûmes arrivés auprès de la maison basque, elle s'arrêta et appela :

— Jean, Jean...

Tout l'amour chantait dans la fraîche jeunesse de sa voix. A l'appel de Germaine de Gaillandre la porte de la maison s'ouvrit.

Il était vraiment d'une remarquable beauté, de belle taille et de beau visage. Il eût été partout remarqué, mais quel besoin avait-il, pour jouer son rôle de jeune amant aimé, de s'affubler d'un costume qui sentait le bal masqué et le théâtre? Il portait un vêtement de soie indienne où étaient tissées des fleurs orientales en semis et en bouquets, rehaussées d'un filigrane d'or. Ce vêtement était fermé par des boutons en diamants. Cette parure singulière était complétée aux poignets par des bracelets et au cou par le fameux collier de perles. Jean de Querdrun portait les bijoux de sa maî-



tresse. Je reconnaissais à ses doigts surchargés les bagues de Germaine de Gaillandre. Jean de Querdrun ne semblait pas s'apercevoir de mon étonnement. Il semblait aussi à l'aise dans ce déguisement oriental et enjourné que si c'eût été un complet de confection de la *Belle Jardinière*. Il ne montrait également aucun embarras de sa situation de prince charmant. Il s'enquit avec politesse si j'avais fait un bon voyage et me demanda avec intérêt des nouvelles de Massot. Il semblait doux, réservé, très gentil en somme, en son bizarre accoutrement. Soudain Germaine de Gaillandre se tourna vers moi. Elle tenait Jean par la main et, cette main, je la vis la baiser avec passion.

— Voilà mon bonheur et ma vie, — me dit-elle et elle baisa de nouveau les doigts bagués du jeune homme.

Jean de Querdrun ne semblait nullement gêné de cette expansive tendresse. Il jouait d'un air distrait avec les perles de son collier. Quand M<sup>me</sup> de Gaillandre m'offrit de me conduire à ma chambre, il ne nous accompagna pas. Une fois seuls, elle m'interrogea :

— Comment le trouvez-vous?

Et sans attendre ma réponse, et comme pour répondre à la remarque que j'eusse pu faire, elle continua :

— Oui, il aime s'habiller ainsi. Cela l'amuse, et puis il a tant de goût! Cela m'amuse aussi de le voir porter mes bijoux. Que voulez-vous? C'est un véritable enfant et cet enfantillage est bien inoffensif. Il a si peu de distractions. Cela l'occupe de se parer et de se costumer. Il est si beau, n'est-ce pas, mon Prince des Mille et une Nuits? Et puis ne vivons-nous pas un rêve?

J'acquiesçai et nous descendîmes dîner.

Le repas fut gai. Le crépuscule tombait lentement sur l'estuaire. Les montagnes devenaient violettes. Sur la rive espagnole les premières lumières de Fontarabie s'allumaient. La table était dressée dans le jardin et finement servie, car le Prince Charmant était gourmet. Je sus bientôt qu'il commandait les menus et, comme on dit, « qu'il s'occupait de la maison ». Au dessert, il tira de sa poche une pipe. Elle était en écume, doublée en or et le tuyau était entouré d'un cercle de petits rubis. Sous les regards extasiés de Germaine, il semblait, lui aussi, parfaitement heureux. Il paraissait avoir accepté de bonne grâce et avec naturel sa situation d'idole et se prêtait à l'adoration dont il était l'objet avec une simplicité désarmante.

Je ne fus pas, durant le temps que je

passai à la villa d'Hendaye, sans faire quelques observations. J'avais trop d'affection pour Germaine de Gaillandre pour ne pas m'inquiéter des suites de cette fugue paradoxale et de l'issue qu'elle pourrait avoir. Assez vite je m'aperçus que Germaine vivait dans l'absolue sécurité de son bonheur. L'avenir n'existait plus pour elle que comme une continuité indéfinie de jours heureux et chacun de ces jours était pour elle une coupe de joie qu'elle vidait, les yeux fermés, et qu'elle trouverait pleine le lendemain. Sa seule occupation, sa seule pensée était ce garçon dont la beauté l'éblouissait, comme l'eût fait quelque présence divine. Ses heures se passaient dans ce culte. Il était le seul sujet qui l'intéressât et elle me parlait de lui intarissablement quand il s'éloignait pour prendre quelques-uns de ces soins domestiques sur

lesquels elle lui laissait la haute main. Hors lui et son amour, rien n'existait pour elle. Elle avait tout oublié, y compris son âge, son âge à elle, ce qui était assez naturel, car l'amour lui avait donné un étonnant renouveau de jeunesse. Quand ils se tenaient l'un près de l'autre, ils formaient un couple qui n'avait rien de disparate, et presque fraternel. La prédiction de M<sup>me</sup> Quittenard s'était vraiment accomplie pour Germaine. Elle avait trouvé le bonheur et elle l'avait trouvé dans l'amour, car elle aimait éperdument et follement, mais était-elle aimée comme elle aimait? Certes Jean de Querdrun se prêtait de bonne grâce, comme je l'ai dit, au culte dont il était l'objet, mais quel sentiment éprouvait-il envers cette adorante qui avait mis sa vie à ses genoux? Visiblement il était flatté de la passion qu'il inspirait, mais jusqu'à quel point la parta-

geait-il? Quoi qu'il en fût, il s'y montrait soumis et obéissant, et se conformait à toutes les façons que doit avoir un parfait amant, à quoi il ne semblait, d'ailleurs, éprouver aucune peine, car il était facile de s'apercevoir que Germaine lui plaisait et qu'il ressentait pour elle un vif attrait, mais cet attrait allait-il plus loin qu'un goût physique et quelle part y avait le plaisir des mille gâteries dont il était comblé? Elles entraient certainement en compte. Jean de Querdrun avait été préparé par la nature au personnage qu'il tenait. Tout soin donné à sa personne lui causait un contentement infini. Les étoffes brillantes, les bijoux le fascinaient véritablement et il éprouvait à s'en parer une joie enfantine, mais quelque peu inquiétante. Cela se manifestait à la façon dont il maniait les grosses perles de son collier et dans la sensualité avec la-

quelle il s'en caressait la peau. Il était curieux à observer devant les miroirs. Il s'y contemplait avec complaisance. Il avait l'air de s'y rendre hommage et d'ajouter sa propre admiration à celle que Germaine lui témoignait. A ces moments je voyais son regard quêter la mienne. J'entrai volontiers dans le jeu et bientôt nous devînmes très bons amis.

Je tentai de profiter de cette amitié pour tâcher de voir clair en ce garçon tout de même assez énigmatique. J'essayai de lui poser quelques questions sur Germaine et le sentiment qu'il pouvait avoir pour elle. Il parlait d'elle volontiers, mais un peu comme il eût parlé d'un camarade. Sans doute était-ce là de la discrétion et il n'y avait pas à l'en blâmer. Il se pouvait fort bien qu'il fût de bonne foi fort amoureux de Germaine, mais incapable de se rendre

---

compte exactement de la psychologie de son amour. D'ailleurs, il me paraissait d'intelligence assez ordinaire, mais une parfaite éducation, beaucoup de tact et de réserve lui tenaient lieu de ce qui lui manquait et dont Germaine ne paraissait guère s'apercevoir qui manquât à son Prince Charmant. Lui se laissait adorer, choyer, parer avec une tranquille satisfaction. Tout était donc pour le mieux, cependant je ne pouvais m'empêcher de penser que cette sorte d'euphorie où vivaient les amants d'Hendaye ne durerait pas éternellement, car rien ne dure en ce bas monde; mais Germaine, pas plus que Jean, ne semblait prévoir que rien pût jamais changer le cours de leur destinée amoureuse. Ce fut en cet état de sécurité parfaite que je les quittai pour rentrer à Paris. Quelques jours après mon retour, je rencontrai Barnejac



au Cercle. J'évitai de lui parler de mon voyage et nous ne prononçâmes pas le nom de Germaine de Gaillandre. Avec Massot, que j'allai voir à son atelier, il n'en fut pas de même. Je lui racontai ma visite à Hendaye et lui fis part de mes impressions. Quand je finis, il me dit :

— Tout cela, mon cher, est bien singulier, mais, en amour, tout est possible.

Et, pour conclure, il laissa tomber ce seul mot :

— Attendons.



**J'**ATTENDIS deux ans et, durant ces deux années, je reçus assez régulièrement des nouvelles de Germaine de Gaillandre, lorsque, un soir du mois de juin, en rentrant chez moi, je trouvai un télégramme posé en

mon absence sur un coin de ma table. Il ne contenait que ces mots :

« *Arriverai demain neuf heures trente. Seule. Venez gare. — Germaine.* »

A cet appel, je compris qu'une catastrophe s'était produite. Je tenais à la main la feuille de papier bleu. Je revoyais la petite maison basque d'Hendaye, le jardin, l'estuaire et, dans le lointain, Fontarabie, et Germaine debout auprès du jeune magicien de son bonheur. La belle coupe où elle avait bu le philtre d'enchantement s'était brisée. Pauvre Germaine!

Ce fut en effet une pauvre femme que je vis, le lendemain matin, descendre du train, « seule », comme elle me l'avait télégraphié. Hélas! ce n'était plus la Germaine des beaux jours d'Hendaye, la femme rajeunie par l'amour. C'était, soudain vieillie et cruellement ravagée par l'insomnie et les

larmes, la Germaine de jadis sur le visage de qui se lisait alors un peu d'anxiété, anxiété qui maintenant était changée en une angoisse déchirante et torturée. Il exprimait aussi, ce visage bouleversé, une sorte de surprise égarée devant l'imprévu, une sorte d'étonnement tragique. En me voyant, elle essaya de me parler, mais les sanglots l'étranglaient. Les larmes coulaient sur ses joues pâlies, en longues perles douloureuses. J'avais pris entre les miennes ses mains glacées.

— Alors, il est parti?

Elle fit signe que oui.

Ce ne fut qu'une fois chez moi que je pus obtenir de Germaine de Gaillandre quelques éclaircissements. Il n'y avait eu entre eux ni querelles, ni disputes, ni aucun désaccord, rien qui eût pu laisser prévoir cette fuite soudaine et inexplicable. Depuis le

---

jour où je les avais quittés, ils avaient continué à vivre dans la même intimité, dans le même bonheur dont j'avais été témoin. Aucun nuage n'avait terni la lumineuse monotonie de leur admirable félicité. Jean avait toujours été le Jean que j'avais connu, doux, bon, assez silencieux, occupé des mêmes amusements. La veille, il avait essayé un nouveau costume, taillé en de vieilles étoffes persanes, puis il s'était retiré de bonne heure, prétextant un léger mal de tête. Le lendemain matin, on avait trouvé sa chambre vide. Toute la journée s'était passée sans qu'il revînt. Les recherches avaient été vaines. Aucun accident cependant n'avait été signalé. Enfin on apprit du chef de gare d'Hendaye que M. de Querdrun avait pris le train pour Paris. Alors elle était accourue... Je l'écoutais en silence. Comme c'était simple, le malheur! Une

chambre vide, une présence disparue et la vie n'est plus la vie!

Je réussis à calmer ce premier flot de désespoir et dis à Germaine ce que je pus pour la rassurer... On retrouverait le fugitif et tout s'expliquerait. Ce n'était qu'une fugue sans importance, quelque caprice d'enfant gâté, quelque mauvaise plaisanterie d'amoureux. Peut-être Massot saurait-il quelque chose? Il télégraphierait au père de Jean. Peut-être était-ce là que ce singulier garçon était allé ruminer quelque grief imaginaire? Et je me fis répéter de nouveau les circonstances de sa fuite. Bientôt je m'aperçus que Germaine de Gaillandre ne m'en avait pas tout dit. Il lui restait en effet à m'en confier la circonstance la plus pénible. Le Prince Charmant avait emporté avec lui les plus beaux bijoux de sa maîtresse, sans oublier le collier de perles pour

---

lequel il avait un goût tout particulier. Cette fois, l'affaire devenait sérieuse et se compliquait en changeant de caractère. Le Prince Charmant avait poussé un peu loin les droits de l'amour. Cependant si ni Massot, ni Querdrun père ne savaient rien de Jean de Querdrun, à qui s'adresser et comment le retrouver sans recourir à la police? Cette idée terrifiait la pauvre Germaine... Que lui importaient ses bijoux! Ce qu'elle voulait, c'était son bonheur, ce bonheur qu'elle ne pouvait croire définitivement perdu, l'être adoré sans qui elle ne pouvait vivre. La voyant dans cet état d'extrême exaltation et d'affreux désespoir, j'essayai de tirer parti de ce rapt de bijoux pour la persuader que, si Jean de Querdrun avait disparu ainsi en s'appropriant des objets qui ne lui appartenaient pas et dont il savait la valeur, c'était une preuve que son départ était dû

à quelque cause qu'il finirait par avouer. Rien, après tout, ne permettait de croire que ce garçon fût un vulgaire voleur.

C'était également l'avis de Massot que j'avais mis au courant des événements. M. de Querdrun le père avait répondu au télégramme du peintre qu'il ignorait absolument où était son fils, mais qu'il n'était guère en peine de ce « beau merle » qui avait bien dû trouver un autre nid. J'avais décidé Germaine à camper provisoirement dans sa maison d'Auteuil. Elle était persuadée maintenant que Jean était mort, qu'il avait voulu « mourir en beauté » avec ces bijoux dont il avait tant aimé à se parer. Cependant les jours passaient et il y avait une semaine que Jean de Querdrun avait disparu quand, en entrant dans le salon où d'ordinaire la pauvre femme passait, étendue sur un divan, des heures désespérées, je la vis qui

m'attendait debout et prête à sortir. L'idée lui était venue soudain d'aller rue Greuze consulter M<sup>me</sup> Quittenard. Elle seule pourrait lui révéler le sort de Jean de Querdrun. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt?



**Q**UOIQUE je n'eusse pas grande confiance dans le résultat de cette consultation, j'acceptai de conduire M<sup>me</sup> de Gaillandre chez M<sup>me</sup> Quittenard. Ce serait à tout le moins une diversion à son chagrin. Nous voilà donc, Germaine et moi, dans le salon d'attente de M<sup>me</sup> Quittenard. Hélas, ce n'est pas assez de prédire le bonheur, il faudrait en assurer la durée! Nous n'attendîmes pas longtemps et bientôt nous pénétrâmes dans l'autre de la Sibylle où, comme je l'ai dit, on ne voyait ni trépied, ni rameau d'or.

•



M<sup>me</sup> Quittenard écouta très attentivement ce qu'avait à lui dire Germaine de Gaillandre. Ah! si seulement elle pouvait revoir un instant son Jean bien-aimé! Elle était bien certaine qu'il lui reviendrait. Et comme elle lui pardonnerait de bon cœur les tourments qu'il lui causait en souvenir du bonheur qu'il lui avait donné et dans l'espoir de celui qu'elle était prête à recevoir de lui, de nouveau!

Lorsqu'elle eut fini de parler, M<sup>me</sup> Quittenard réfléchit un instant. Elle semblait hésiter. Tout à coup, elle se décida :

— Voyons, ma petite dame, alors c'est si sérieux que cela et vous tenez absolument à retrouver votre petit ami? C'est bien naturel et je vous comprends. Moi aussi, j'ai eu mon temps et je n'ai pas manqué de cœur. Oui, vous voulez savoir. Vous voudriez encore retourner la bonne carte, mais j'ai

mieux, j'ai mon fils, un homme très distingué et qui est employé à la Préfecture. Je vais lui demander de nous aider. Ne craignez rien, il est discret, et ayez bon espoir. Nous le retrouverons, ce jeune lâcheur ! Voyons, avez-vous quelques indices ? Une bonne photographie ?

Nous quittâmes M<sup>me</sup> Quittenard après une assez longue conversation durant laquelle M<sup>me</sup> Quittenard me lança plus d'un coup d'œil à la dérobée, si bien que je compris qu'elle désirait me parler seul à seule ; aussi, après avoir ramené à Auteuil Germaine de Gaillandre, repris-je le chemin de la rue Greuze. Dans cette seconde entrevue, je crus utile d'apprendre à M<sup>me</sup> Quittenard l'épisode des bijoux dérobés et quelques autres particularités du Prince Charmant, son goût, par exemple, pour la parure, le costume et les déguisements. Ces renseigne-

ments semblèrent intéresser vivement M<sup>me</sup> Quittenard. Elle les jugeait propres à la diriger dans ses recherches.

Trois jours après ce colloque, je reçus un mot de M<sup>me</sup> Quittenard, me priant de vouloir bien passer chez elle. A peine fus-je en sa présence, je compris à son air de satisfaction que son enquête avait donné des résultats. Nous allions donc avoir le mot de l'énigme et savoir pourquoi M. Jean de Querdrun avait brusquement faussé compagnie à M<sup>me</sup> de Gaillandre et n'était pas parti les mains vides...

M<sup>me</sup> Quittenard ne me fit pas trop languir.

— Je vous dirai, tout d'abord, mon cher Monsieur, que je comprends le chagrin de cette pauvre petite femme, c'est dur d'être abandonnée ainsi par un si beau garçon, car mon fils m'a dit qu'il n'y a pas plus beau que ce jeune Monsieur, que je ne crois

pas qu'il lui revienne jamais, mais passons. Or donc, mon fils s'est mis en campagne et n'a pas été long à suivre la bonne piste. Je vous fais grâce des détails et voici tout de suite où cette piste l'a mené, droit au petit appartement du quartier latin où habitait notre gibier avant que le levât ma cliente, appartement qu'il avait conservé et dont il payait soigneusement les termes sur l'argent de poche qu'elle lui donnait. Quand mon fils y a été introduit, il a trouvé M. Jean assis tranquillement à sa table de travail, ses livres de droit ouverts devant lui, sage comme une image. Alors mon fils a pris sa grosse voix et lui a reproché les inquiétudes qu'il avait causées à sa belle amie et aussi son procédé par rapport aux bijoux. Lorsqu'il a su qu'il fallait les rendre, il a reçu un coup, et il était tout pâle quand il les a sortis de son tiroir; ils y étaient tous et il

les a remis sans résistance à mon fils, mais lorsqu'il a fallu se séparer du collier, ma parole, il s'est mis à pleurer comme un gosse à qui on reprend un jouet. Il les aimait, ces grosses perles. Alors mon fils, qui est bon diable, malgré sa forte moustache lui a demandé pourquoi, s'il tenait tant à ce collier, il s'était sauvé de chez la jolie dame qui l'aimait bien. A cette question, il a pris l'air buté, puis il a fini par déclarer que c'était parce qu'il « en avait assez », et pas moyen d'en tirer autre chose. Il a cependant ajouté qu'il était rentré chez lui pour « achever son droit » et ensuite épouser une petite jeune fille de son pays. Mon fils a été un peu étonné, car il avait cru comme moi, vu le goût de ce garçon pour la fanfreluche et la bijouterie, qu'il était de ceux qui essayent des femmes pour être bien sûrs qu'elles ne sont pas leur vocation et qu'avec

---

elles ils ne sont pas dans leur nature. Mais non, nous nous étions trompés. C'était bien parce qu'il « en avait assez » qu'il avait fichu le camp et qu'il était revenu à ses bouquins, qu'il avait dit adieu au « grand amour ». J'en suis bien fâchée pour son amoureuse qui est si sympathique, mais rien à faire pour elle ! C'est si têtue à cet âge, ces petits ! Que voulez-vous, elle l'avait choisi trop jeune. Ils sont tous comme ça. Ça aime sans savoir pourquoi, puis ça cesse d'aimer un beau jour sans plus de raison. L'amour, pour eux, c'est un jeu qui amuse, puis qui n'amuse plus, cric et crac ! et ils s'en vont en laissant les cartes sur la table. Celui-ci avait emporté avec lui les jetons, ce qui ne se fait pas, mais les personnes qui veulent que la partie soit jouée dans les règles, il faut qu'elles choisissent un partenaire sérieux. Prendre un novice ! Quelle

folie! Est-on jamais sûr de rien avec ces freluquets! Celui-là était gentil pourtant, mais avec lui c'est fini, archi-fini. Il faut que votre amie en fasse son deuil. Je sais bien que c'est pénible. Dites-lui bien que, cependant, elle ne m'adresse pas de reproches. Je lui avais prédit le bonheur; il faut bien que nous le prédisions, nous autres, marchandes d'avenir, c'est notre métier. Il ne faut pas qu'elle m'en veuille, cela me causerait de la peine. Après tout, elle a été heureuse pendant trois ans. C'est un beau souvenir. Il faut se contenter de ce qu'on a eu et elle n'a pas été trop mal partagée. Cela aurait pu plus mal finir; le petit ne l'a ni trahie, ni trompée, il est parti, et pas très bien, mais enfin, grâce à mon fils, ça c'est arrangé sans histoire. Mon fils ira vous porter demain ce que vous savez; le reste s'arrangera avec le temps. Peines d'a-

---

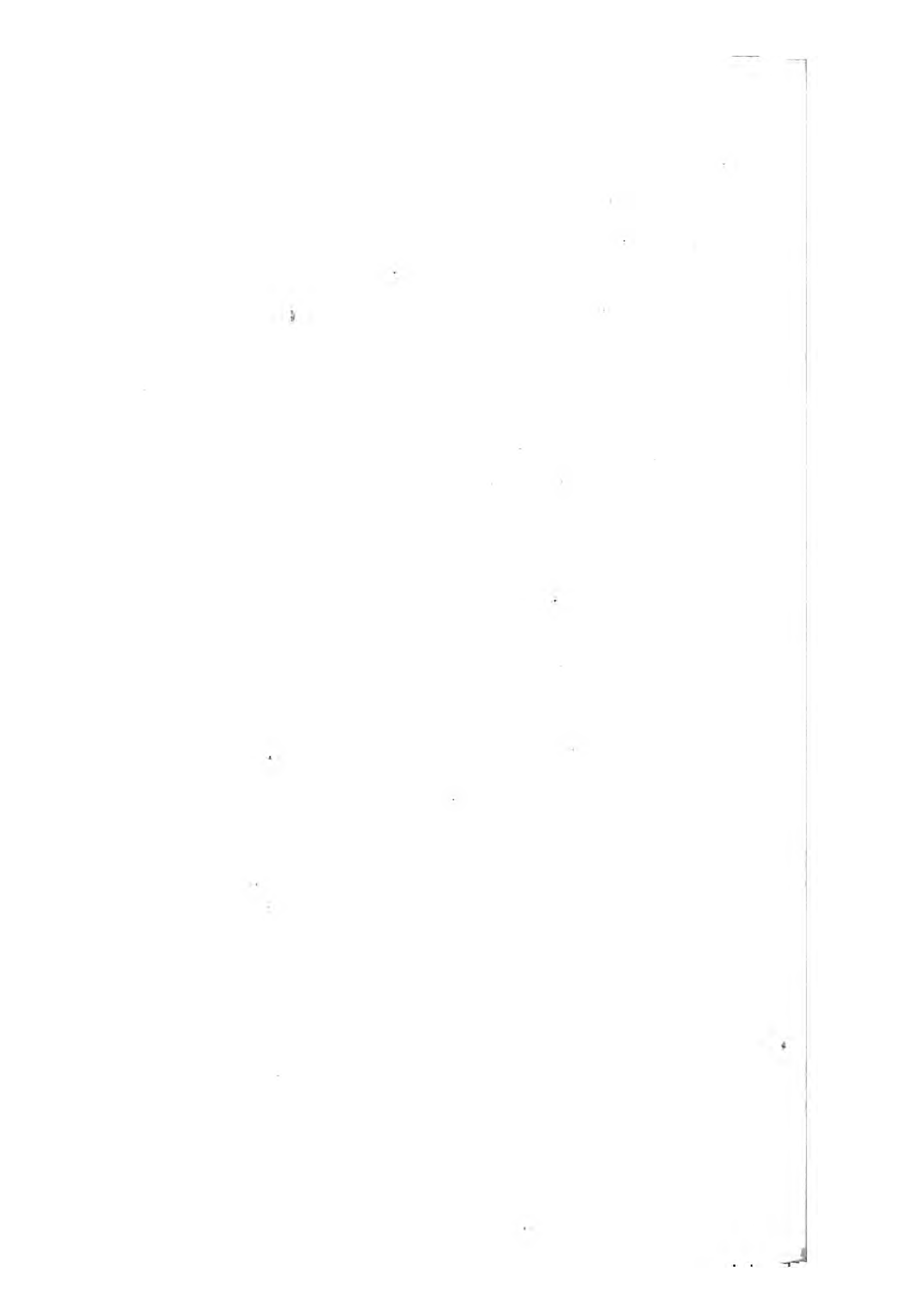
mour ne sont pas mortelles. Tout s'oublie et, après tout, cher Monsieur, le bonheur pour une petite dame, le vrai bonheur, croyez-moi, c'est encore de retrouver son collier de perles.





**ENTRE ELLES**

**DIALOGUE**



UN kiosque dans les jardins de Scheherazade à Bagdad. On entend le murmure d'un jet d'eau et on respire l'odeur des roses. Scheherazade est étendue sur un divan. Son pied nu dépasse légèrement le bord de sa robe, et elle se soulève du coussin où elle s'accoude à l'entrée de M<sup>me</sup> de Gaillandre. M<sup>me</sup> de Gaillandre est habillée à la dernière mode de Paris. Vêtement, chapeau, tout est de la plus parfaite distinction. Elle a, à la main, son petit sac, au cou ses perles.

---

SCHEHERAZADE, souriant

Comme c'est gentil à vous, Madame, d'être venue à mon appel et comme je suis heureuse de vous connaître! Je savais que vous étiez charmante et je sais maintenant ce que votre délicieuse bonne grâce ajoute à votre charme. J'en garderai un précieux souvenir.

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE

Ah! Princesse, je ne suis guère digne d'une telle faveur! Votre accueil me récompense, et au delà, de m'être rendue à votre vœu qui comblait mon secret désir. Songez donc, quel merveilleux événement c'est pour une humble Française de voir, de ses yeux, la plus illustre des Princesses de l'Orient, celle dont nous rêvions depuis l'enfance et qui nous représentait tous les prestiges du génie et de la beauté! Avec

---

quelle curiosité nous vous imaginions, car nous sommes curieuses, Princesse, mais nous savons l'être avec admiration et respect. Ah! laissez-moi, en ce double sentiment, baiser cette belle main que...

#### SCHEHERAZADE

... Que vous tend l'amitié, Madame, non pour que vous y posiez vos lèvres, mais pour que, jointe à la vôtre, elles deviennent le signe d'alliance de nos sympathies. Et d'ailleurs, la mienne mérite-t-elle un si tendre hommage? Qu'a-t-elle fait d'autre que d'assembler les fils de vaines histoires et d'en composer un tissu de contes qui ont connu une bien singulière fortune, dont un des effets n'est-il pas l'aimable empressement que vous avez mis à satisfaire mon désir? D'une Parisienne comme vous, quitter Paris pour Bagdad est un acte qui n'est pas

loin d'être héroïque, mais, si héroïque que vous soyez, ne voudriez-vous pas vous reposer un peu de ce long voyage? On va vous apporter au moins quelques rafraîchissements. Nous avons ici des confitures de roses qui sont assez réputées, et on apprécie volontiers la pureté de l'eau de nos fontaines.

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE

A quoi bon, divine Princesse! Quelle lassitude ne céderait au seul regard de vos yeux! Des roses, mais ne les goûtai-je pas en respirant l'air qu'elles parfument de leur odeur, et le clair murmure de ces eaux invisibles n'est-il pas le plus rafraîchissant des breuvages? D'ailleurs, je ne suis nullement fatiguée. J'ai très bien dormi dans l'avion qui m'a amenée jusqu'à vous, d'un seul vol, et qui m'a déposée à vos pieds.

## SCHEHERAZADE

— C'est vrai ! j'oubliais qu'on ne voyage plus comme de mon temps, car je suis, moi, du temps des caravanes, où l'on allait au pas des chevaux et au balancement des chameaux. Le monde a changé depuis le règne du Sultan Schariar, mais comment m'apercevrais-je de ses transformations ? Je vis ici si isolée ! A Bagdad, on est loin de tout. Ces jardins sont mon seul horizon. Je ne vais même plus à la ville. On me dit que je ne la reconnaîtrais plus. Chez moi, vous ne trouverez rien de moderne. Je n'ai ni téléphone, ni gramophone, ni T. S. F. Nous autres, Princesses de légende, nous sommes vouées à la solitude et nous sommes obligées, pour conserver notre prestige, de vivre de la même manière que nous vivions, il y a des siècles. C'est la rançon de notre gloire qu'il nous faille rester pareilles à nous-



mêmes; aussi notre gloire a-t-elle son ennui. Elle nous impose certaines règles de conduite dont nous ne devons pas nous départir. Ainsi, c'est une grave entorse que j'ai donnée au protocole et à l'étiquette en vous appelant auprès de moi, mais je ne regrette pas une si agréable infraction à nos usages. Votre charmante présence en est une récompense charmante. La sympathie que j'éprouvais pour vous, en lisant le récit qui m'a donné un si vif désir de vous voir (1), s'augmente de vous avoir vue. Il me semble maintenant que je vous connais depuis longtemps et j'aurais vraiment quelque peine à appeler Madame une amie... que j'aimerais nommer d'un nom plus familier. Qu'en pensez-vous, Germaine?

M<sup>me</sup> DE GAILLÂNDRE

C'est un grand honneur que me fait la

(1) *Le Vrai Bonheur.*

Princesse et comment lui en témoignerai-je ma reconnaissance?

SCHEHERAZADE

En m'appelant Scheherazade, charmante Germaine. Qu'il n'y ait plus de Princesse. Ne soyons plus que deux femmes, qui se plaisent.

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE

Oh! Princesse! jamais je n'oserai vous donner ce nom.

SCHEHERAZADE

Et si je vous l'ordonnais? Allons, Germaine, obéissez ou bien, si vous aimez mieux, vous m'appellerez Germaine et je vous nommerai Sheherazade. Etes-vous contente?

Toutes deux rient.

Maintenant, Germaine, venez vous asseoir

près de moi, sur ce divan et montrez-moi le collier de perles. C'est bien celui-ci, n'est-ce pas?

Germaine fait signe que oui. Scheherazade le manie. Ses doigts frôlent tendrement le cou de sa nouvelle amie.

Elles sont très belles, très rondes et du plus pur orient, et je m'y connais. Je vous ferai voir celles que m'a données jadis le Sultan Schariar. Il y en a mille et une, le même nombre que le nombre des nuits où il a écouté mes célèbres histoires, mais je n'ai plus guère l'occasion de les porter, néanmoins j'avoue que cela m'ennuierait qu'on me les dérobât et je serais bien capable, comme au temps jadis, de faire empaler le voleur ou de livrer sa tête au sabre, aussi je comprends, ma petite Germaine, votre désagréable surprise quand vous vous aperçutes que votre collier avait disparu et que

votre jeune amant l'avait emporté en vous quittant, et en vous quittant d'une façon que je ne qualifierai pas. Quelles pénibles heures vous avez dû passer et comme je vous ai plainte en lisant le récit de votre aventure ! Tous les détails m'en sont encore présents : votre première rencontre avec ce garçon dans l'atelier du peintre, l'irrésistible élan qui vous donna à lui corps et âme, votre retraite loin du monde, vos jours de bonheur enivré, la catastrophe qui vous réveilla si cruellement de ce doux rêve et alors votre retour affolé à Paris, les démarches de cet ami si dévoué qui vous assista en ces durs moments, sa visite chez la tireuse de cartes et les recherches qui amenèrent la découverte du fugitif et vous remirent en possession de vos perles et le mot si drôle de cette vieille sorcière sur ce qui est pour une femme le vrai bonheur.

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE, avec un soupir.

Il est vrai, Scheherazade, que j'ai été très malheureuse et que mon vrai bonheur a été une bien pauvre compensation de celui que j'avais perdu, mais à défaut de l'un et de l'autre j'ai connu peu à peu la paix qu'apporte l'oubli. La Devineresse avait raison. Les peines du cœur s'apaisent avec le temps, mais, de ces événements, un doute m'est resté dans l'esprit à la suite de la triste expérience dont j'ai été la victime. Pourquoi vient-il un instant où l'homme qui nous aime le mieux et que nous aimons, hélas, mieux qu'il ne nous aime se détache de nous sans que nous ayons rien fait pour l'en éloigner? Jusqu'alors notre bonheur se confondait avec le sien. Soudain, sans que nous ayons changé, tout l'est. De nécessaires que nous lui étions, nous ne lui sommes plus qu'importunes. Nous, qu'ils préféraient

---

à tout, ils nous préfèrent n'importe quoi. Sans tenir compte du passé, sans tenir compte du présent, ils nous réclament leur avenir qu'ils déguisent du nom de leur liberté et, pour obtenir cette liberté, ils nous passent sur le cœur, comme ils nous passeraient sur le corps. Il n'en est guère un qui n'y soit prêt. Mais, ô savante Scheherazade, pourriez-vous me dire ce qui produit ce brusque changement qui fait, de l'amant le plus passionné, le plus insensible des indifférents, pour ne pas dire le plus impitoyable des ennemis? A qui incombe la faute de ces destructions soudaines d'un sentiment? Est-ce nous qui en sommes involontairement et mystérieusement responsables? Y a-t-il en nous quelque chose qui, à notre insu, nous rende, à un certain moment, intolérables et qui fait qu'on nous trahit, qu'on nous abandonne, qu'on nous oublie? Bien

souvent je me suis posé cette question. Le bonheur que nous croyons donner à un autre parce que nous-mêmes nous l'éprouvons par lui n'est-il donc qu'une illusion de notre vanité? Est-ce nous qui, par une secrète tare qu'il y a à être femme, corrompons l'amour que nous avons inspiré, ou y a-t-il chez les hommes un irrésistible besoin d'ingratitude et d'infidélité? L'amour n'est-il pour eux que l'occasion d'un plaisir qu'ils ne goûtent dans son entier que lorsque s'y ajoute la vue de notre désespoir et de nos larmes? Mais, ô Scheherazade, ce n'est pas vous qui me donnerez le mot de cette énigme, vous qui n'avez jamais eu à vous plaindre de l'amour, vous qui avez trouvé le bonheur et qui avez vu venir à vous, voilé comme le destin, l'Etranger mystérieux...

## SCHEHERAZADE

Mais vous l'avez rencontré comme moi, ma pauvre enfant, le mystérieux Etranger, car il est le même sous toutes les apparences qu'il revêt, dans l'atelier d'un peintre parisien ou sur la terrasse d'un palais de Bagdad; vous l'avez rencontré et il vous a abandonnée, de même que je l'ai rencontré et qu'il m'a trahie. Mon histoire (1), Germaine, est sœur de la vôtre. Quand l'Etranger, venu du pays des Garamides, à travers les déserts de la Bagdiane, eut paru devant moi et qu'il eut levé son voile à mes yeux éblouis, il me sembla que s'ouvraient les portes du divin Paradis de l'amour et du bonheur. Je me sentis radieusement heureuse et le souvenir de ce temps me fait encore parfois palpiter le cœur. Un visage d'homme peut nous sembler ainsi le visage

(1) *Le Veuvage de Scheherazade.*



même d'un Dieu. Le sien était si beau, si farouche et si tendre à la fois ! J'étais heureuse et il paraissait heureux. Nous n'étions plus qu'une seule âme en deux corps qu'un mutuel désir unissait d'une étreinte enivrée... Il avait la clé de tous mes trésors. Toutes les roses de mon jardin fleurissaient pour son seul regard. Toutes les fontaines chantaient la gloire de notre amour. Pour lui j'ai foulé aux pieds mes parures les plus précieuses ; j'ai déchiré mes robes les plus étincelantes. Confiante en ma beauté et en son insatiable désir, je me suis montrée à lui nue en ma vivante vérité. Il était le maître de ma chair et le souverain de ma pensée. J'ai mis en ses mains mes royaumes. J'ai fait de lui un grand Prince, sans plus vouloir rien d'autre que la joie de reposer ma tête sur son épaule. Je lui ai été plus esclave que les esclaves qui nous servaient

---

à genoux, et cependant j'ai connu par lui l'ingratitude, la trahison et l'avanie. Un jour, je l'ai surpris dans les bras d'une autre. Elle n'était ni jeune ni belle et elle avait la couleur d'une nuit d'hiver. Je l'ai vu caresser ce corps vulgaire et, dans ma colère, j'ai levé sur lui l'éclair vengeur du sabre courbe dont j'étais allée armer ma main meurtrière, mais la lame n'est pas retombée sur sa tête coupable et mon geste ne s'est pas achevé dans le sang. Il ne s'était même pas aperçu de ma présence, tant je n'étais plus rien pour lui. Alors j'ai pleuré. Quelques jours après, il est venu m'annoncer qu'il partait pour une expédition de guerre et j'ai eu la force de garder en moi le secret de son infidélité. Il n'a rien su de ma douleur. J'ai moi-même suspendu à sa ceinture le sabre dont j'avais failli le frapper. Je ne l'ai plus jamais revu. J'ai su

qu'il avait péri avec son armée dans le lointain pays qu'il était allé conquérir et la mort a de nouveau, et pour jamais, voilé ce visage qui avait été pour moi celui de l'amour et du bonheur. Depuis lors je vis solitaire en ce kiosque de mes jardins. Aucun homme n'en a plus jamais franchi le seuil. J'y écoute la plainte des fontaines mêlée à l'odeur des roses et j'attends ce qui ne reviendra jamais plus...

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE

O mon amie, ne pleurez pas. Quel homme vaut une larme de nos yeux? Ils sont tous faux et trompeurs et quel est celui d'entre eux qui est digne de notre amour, et cependant n'est-ce pas nous qu'ils accusent hypocritement de les décevoir? Ils prétendent que c'est notre faute s'ils sont fourbes, infidèles et méchants. Ils nous dé-

chirent dans leurs propos. Les livres qu'ils écrivent sur nous sont pleins de récriminations à notre sujet, de diatribes et de railleries, et quand, lasses d'eux, nous nous réfugions auprès de nos sœurs pour trouver en elles la tendresse qu'ils ne nous donnent pas et la consolation de leurs affreux procédés, ils crient au scandale et à l'immoralité. Leurs divers griefs contre nous remplissent des volumes. A peine si quelques-uns veulent bien nous accorder des circonstances atténuantes. Ainsi je ne sais pas ce que vous pensez de l'auteur qui nous a mises en scène, mais il me semble moins injuste envers nous que beaucoup d'autres. Il a bien voulu reconnaître que nous ne sommes pas des monstres. Il me semble qu'il a pour nous quelque sympathie et nous ne sommes pas trop maltraitées dans ses écrits puisqu'il y admet qu'il puisse y avoir



entre un homme et une femme fidélité réciproque ainsi qu'il appert à cette petite Lise, du *Voyage d'amour*. Nous y voyons cette petite fille d'un jardinier devenir Comtesse pour avoir gardé sa foi envers le jeune Comte de Savignane qui lui-même lui conserva la sienne malgré les embûches qu'il eut à subir, à Venise, de la part de la Comtesse Arminati à laquelle il résista victorieusement aux dépens de son gouverneur, le bon abbé Bonnardin et aussi, sans doute, parce que cette dame était fort laide, de la maigreur d'un squelette et parée comme un épouvantail.

#### SCHEHERAZADE

Vous avez raison, Germaine, n'exagérons pas le mérite des résistances de ce jeune Savignane et ne le louons pas outre mesure de ce qu'il revint intact et fidèle de son

---

voyage d'amour, mais, passé cela, il me semble, en effet, que l'auteur dont vous parlez ne peut pas être mis au rang de nos détracteurs de parti pris. Il a pour nous, tout au moins, de l'indulgence et s'il excuse les hommes d'être volages, oublieux et parfois cruels, il ne nous impute pas de leur en avoir toujours donné les motifs, mais il nous trouve bien un peu sottes d'attacher tant d'importance à retenir dans nos liens un de ces êtres gracieux, intempestifs, bruyants, injustes, égoïstes et vaniteux que l'on appelle des hommes, quand nous pourrions si bien nous passer d'eux et trouver l'amour en des cœurs plus pareils aux nôtres, en des bras plus souples que les leurs, en des étreintes plus délicates, en des caresses plus subtiles. Qu'ont-ils à nous donner d'égal aux douceurs des amitiés passionnées qui naissent parfois entre nous

et qui unissent nos lèvres en des baisers qu'ils nous envient? N'est-ce pas votre avis, charmante Germaine, et ne vois-je pas dans vos yeux l'approbation de votre tendresse?

M<sup>me</sup> DE GAILLANDRE

Que vous êtes belle, Scheherazade! comme votre corps est long, comme vos regards sont puissants et comme j'aime votre pied nu!

SCHEHERAZADE

Que vous êtes jolie, Germaine, comme vos mains sont fines, comme vos cheveux sont légers et comme vos perles font bien à votre cou voluptueux! Venez plus près de moi, mon amour! Ce divan est assez large pour deux. Votre bouche est pareille à une de ces roses dont l'odeur parfume l'air silencieux. Voici le soir. Les fontaines se sont

---

tues. Personne n'entrera dans ce kiosque. Bientôt le rossignol chantera à la pointe du cyprès. Les étoiles vont monter au ciel pur et ce sera la nuit, la nuit des mille et un baisers, la nuit, notre nuit.



20

20

## TABLE DES MATIÈRES

---

LE VOYAGE D'AMOUR OU L'INITIATION VÉNITIENNE ..	5
LE VEUVAGE DE SCHEHERAZADE .....	113
LE VRAI BONHEUR .....	153
ENTRE ELLES, DIALOGUE .....	229

*ACHEVE D'IMPRIMER*

le quatre novembre mil neuf cent trente

PAR

**MARC TEXIER**

A POITIERS

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**

63.5790

**HENRI DE RÉGNIER**

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

Le Voyage d'Amour

OU

l'Initiation vénitienne

QUATORZIÈME ÉDITION

bn

140



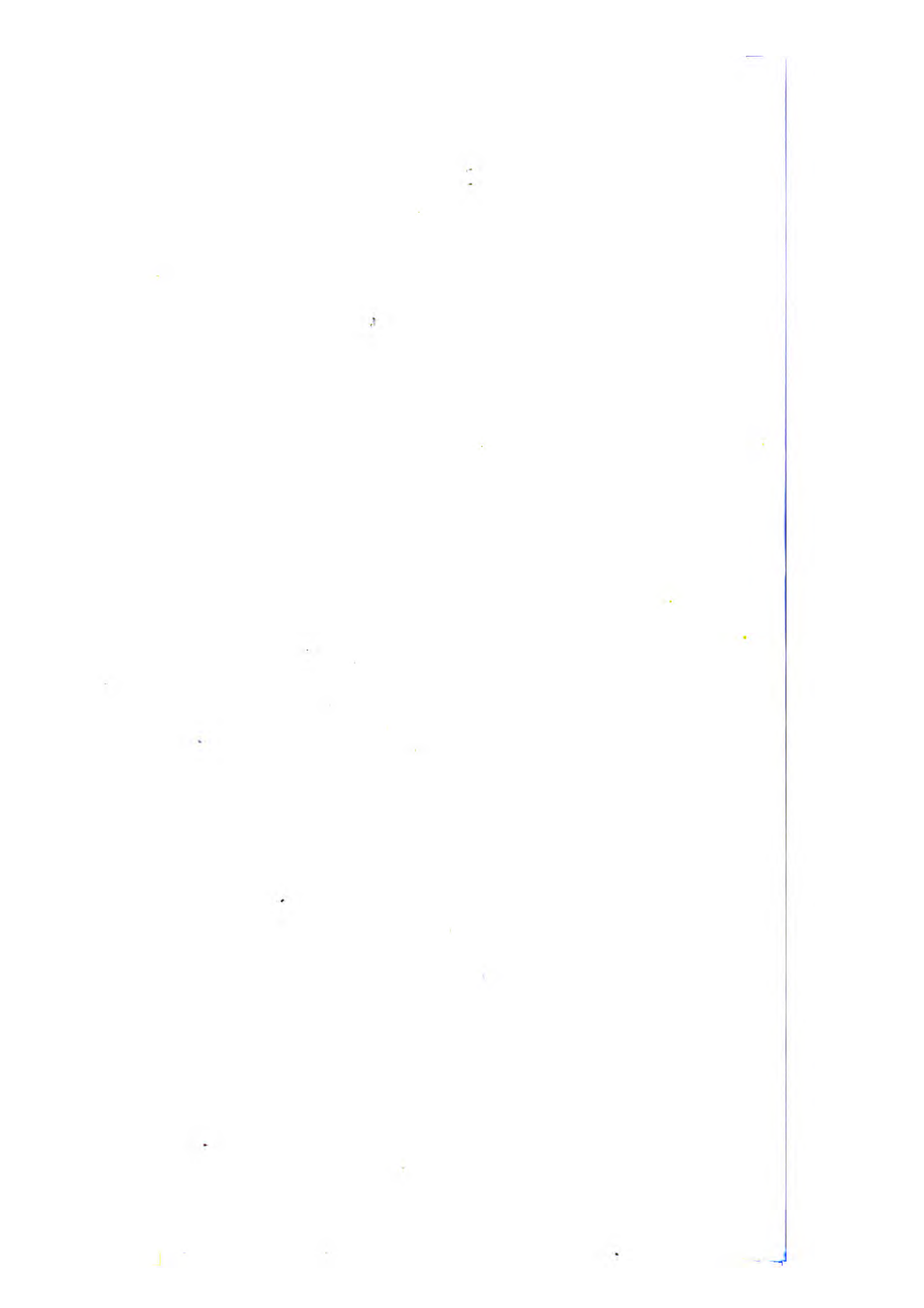
I / K 1189 A. 1

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX





# MERCURE

DE

# FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

---

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

---

*Le Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passé à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

*Le Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que *le Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>**

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

1  
2

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100



